Jean Renaudie

La ville est une combinatoire

movitcity édition

Jean Renaudie

La ville est une combinatoire

movitcity édition

Avec le soutien du Ministère de la Culture
et de la Communication

© movitcity edition, 2014 **movitcity édition** est une association Loi de 1901
movitcity édition 978-2-9539873
157 avenue Maurice Thorez F-94200 Ivry sur Seine
Tél : 33 (0)1 46 58 23 29 Fax : 33 (0)1 46 58 22 93
E-mail : movitcity@gmail.com - Web site : http://movitcityedition.free.fr/

La ville est une combinatoire

Présentation

Jean Renaudie écrivait peu, et peu de textes demeurent... en revanche les discussions autour de lui étaient riches et nombreuses. Dans le cercle de ses proches, de ses voisins, de son atelier... innombrables furent les débats au sein desquels Jean Renaudie se caractérisait par sa capacité à n'être jamais là où on l'attendait et à donner ainsi un exemple continuel de son refus de tout systématisme.

Faut-il rappeler, pour expliquer la rareté des textes, que Jean Renaudie travaillait constamment ses projets et que nous l'avons connu infatigable à revenir mille fois sur chaque logement, sur chaque détail même en cours de chantier.

Vous trouverez donc ici les textes couvrant une période de 14 ans. Quelques interviews complètent cet ensemble. Certains de ces textes ont été publiés, d'autres non. Les textes de présentation des projets, passionnants pourtant, ne font pas partie de ce recueil.

On notera au fil des textes publiés ici que la volonté de recherche théorique présente dès le texte paru dans l'Architecture d'Aujourd'hui en 1968, se transforme progressivement en un attachement à transmettre ce qu'il expérimente de l'architecture et de la ville à travers ses propres réalisations.

Jean Renaudie se situe dans un mouvement permanent entre la réflexion conceptuelle et la conception architecturale et urbaine.

Passionné par les débats philosophiques et scientifiques (Ernest Bloch, Louis Althusser, Claude Lévi-Strauss, François Jacob, Charles Wright Mills,...), il n'en demeurait pas moins attaché à la nécessité de créer, de produire, une architecture et une ville dont les nouveautés formelles s'inscrivent dans le renouvellement des relations sociales. Intéressé par le structuralisme, il se méfiait de ce qui risquerait de devenir un système fermé et aliénant pour l'architecture. Il échappait aux orthodoxies, aux académismes et à tout confort intellectuel.

La forme revêt pour lui une importance structurelle dans la société. Il avait l'habitude de dire : « ***Il n'y a pas d'architecture innocente*** *» pour dénier à l'architecture le confort de l'abstraction, du détachement artistique ou du repli historique. Il réaffirmait l'importance de l'engagement de l'architecture dans les relations qu'entretiennent les individus entre eux tout en soulignant également la responsabilité de ceux qui prétendent en faire leur métier.*

Il transformait cette responsabilité vis à vis des futurs habitants dans son attachement à concevoir une architecture qui ne reproduise pas identiquement des « cellules », des bureaux, des salles de classes ou même des terrasses. C'est ainsi, au plus profond de l'acte architectural, qu'il associait concept et pratique.

Jean Renaudie ne s'attachait pas à des idées pour elles-mêmes, et redoutait encore plus quand elles sont appliquées schématiquement à l'architecture (le marxisme par exemple). Il rejetait tout formalisme et tout typologisme qui risqueraient de l'enfermer dans une répétition aliénante, il s'acharnait à, sans cesse, faire surgir « du nouveau » dans

les relations subtiles qui s'édifient entre les individus et les formes urbaines dans lesquelles ils vivent.

Il associait la complexité des relations humaines et de la ville avec la singularité de chaque individu pour concevoir une architecture qui ne se répète jamais et qui s'enrichisse des différences qu'elle accueille.

Il appelait à une connaissance de la ville et à une théorie de l'architecture mais c'est aussi et surtout dans ses dessins qu'il faut chercher son apport théorique. Les dessins inauguraient chaque projet mettant à l'épreuve des considérations conceptuelles autant que concrètes. Dans ses dessins, qui semblent abstraits au premier abord, il superposait et mêlait tout ce que la ville a de concret : la topographie, les flux, les rythmes... à tout ce qu'elle a d'énergies : les fonctions et les activités urbaines, les relations sociales, les centralités...

Ces dessins n'avaient pas pour vocation de figer une typologie urbaine : places, rues, axes... ni architecturale : pointes, ronds, façades... ni de représenter ou d'imager des idées, des opinions, des systèmes. Par eux, il appréhendait le projet dans le sens d'un mouvement, d'un devenir ; c'était par eux qu'agissait son savoir. Progressivement, le projet s'élaborait, surgissant des couleurs, des graphismes, des maquettes... pour réaliser une architecture libérée des doctrines et des recettes.

Mêlant architecture, urbanisme et paysage, il dépassa le cloisonnement des disciplines pour concevoir des ensembles où se combinent les différentes activités de la ville, où les piétons sont rois et où la nature prend une place prépondérante dans l'organisation générale et dans

la définition même de l'architecture – une architecture s'appuyant sur la « diversité humaine » et se structurant pour évoluer, changer et se transformer.

Cette diversité humaine, et du monde vivant, l'amenait à conclure que la « mixité sociale et fonctionnelle » correspondait simplement à un mouvement naturel dont le perpétuel changement garantissait la vie. Ses projets et ses réalisations mêlent, associent, combinent les activités urbaines en y rajoutant quelques unes plus inhabituelles avec ces véritables jardins suspendus qui constituent un autre type de façade, une « façade sociale » construite par les relations qui s'entretiennent de terrasse en terrasse. Cette «communauté» est complétée par la porosité obligatoire du bâti que non seulement le public est invité à traverser de part en part mais sur lequel il peut également, monter, grimper et parcourir librement car le sol de la ville appartient à tous. Cette combinaison permanente du public et du privé, du collectif et de l'intime, relève d'une profonde connaissance et d'un respect avisé qu'il avait des individus et de leurs capacités à créer. Cette connaissance et ce respect, il le consacre tout autant aux sites et aux énergies qu'ils contiennent pour que s'édifie un ensemble dynamique.

Fidèle à ces conceptions, l'architecture de Jean Renaudie ne commence réellement à exister que dès lors que la végétation, plantée par les habitants, la recouvre pour la réaliser.

Jean Renaudie n'abandonnait pas l'idée de participer à une théorisation de l'architecture mais son décès brutal à l'âge de 56 ans rompit son élan. Ces quelques textes n'en sont que plus précieux.

Serge Renaudie, Ivry sur Seine, le 4 mai 2014

L'urbanisme est architecture

« Trois architectes répondent »
P. Bossard, C. Parent, J. Renaudie

L'Architecture d'Aujourd'hui
N°138 juin-juillet 1968

Depuis plus d'un siècle, l'agglomération est constamment modifiée par de nouvelles technologies dont les effets conjugués font apparaître d'autres morphologies urbaines différentes par la taille ou leur échelle. L'intégration rationnelle de ces morphologies dans un milieu urbain déjà ancien est souhaitable. Est-elle possible ? Si oui, comment la voyez-vous dans l'espace parisien ?

Autrefois construite à la mesure de l'homme, la Cité avait un sens, une raison d'être. Aujourd'hui, les métropoles géantes semblent avoir perdu ce sens. Paris pourra-t-il conserver, à travers les mutations qu'il devra subir dans l'avenir, son sens si particulier ? [1]

Jean Renaudie La théorie économique du « laisser-faire » jugée comme étant susceptible, en favorisant l'initiative privée, d'apporter des solutions très variées en accord avec la marche du progrès, n'a engendré que le chaos, sans dynamisme ni forme. C'est la seule signification de nos banlieues. Le but, dans ce développement urbain, était purement spéculatif et, de ce point de vue, ce fut une très grande réussite, mais la ville

1 [Paul Brossard...Claude Parent...] www.larchitecturedaujourdhui.fr

a été détruite.

La tendance actuelle à la planification urbaine, dans notre société capitaliste, n'est pas très différente du laisser-faire de la libre entreprise. Basée sur le calcul de la rentabilité maximum des choses utiles et nécessaires, elle détermine mécaniquement, par opérations comptables, les limites du possible. Elle est essentiellement une forme de spéculation. La spéculation ne peut être le but de la ville, elle exclut l'homme qui est admis seulement dans le cadre de certaines fonctions sélectionnées, il s'ensuit un malaise qui découle d'une position d'inquiétude et d'indifférence devant les problèmes d'urbanisme.

Paris est l'image même de la contradiction entre la production sociale et le but uniquement spéculatif de la libre entreprise qui aboutit à l'anarchie sur l'ensemble de son organisation et à des résultats catastrophiques du point de vue social et du point de vue de l'environnement créé. Le plus grand péril pour Paris est dans l'organisation de notre société et dans l'aliénation qu'entraînent la domination de sa politique antidémocratique, son désordre administratif.

Dans la mesure où le développement anarchique de Paris est partie intégrante de la société capitaliste avancée, les problèmes de la vie parisienne ne peuvent trouver leur réponse dans l'esprit d'invention de propositions partielles. Au coeur du tumulte que représente Paris, nous devons rechercher l'ossature de la société de notre époque ; c'est faire preuve d'imagination. Mais c'est aussi poser le problème à partir d'un ensemble de choix et d'objectifs concernant l'avenir de Paris et le mode de vie qui s'y développera.

Sans une vue claire des valeurs dominantes voulues et contrôlées, on retombera dans les hésitations ou la phraséologie des C.I.A.M.

Une véritable prise de conscience collective impose de rendre la ville aux citadins (« Vous nous reprochez de vouloir abolir une forme de propriété qui ne peut exister qu'à la condition que l'immense majorité soit frustrée de toute propriété. En un mot, vous nous accusez de vouloir abolir votre propriété à vous, en vérité c'est ce que nous voulons » Marx - Engels).

Dans des dimensions plus ou moins grandes, les villes nouvellement créées aboutissent à des échecs. C'est vrai en France pour nos grands ensembles et nos Z.U.P., à Paris pour nos morceaux de rénovation. Le public reçoit ces propositions des urbanistes et des architectes comme des maux inévitables, décourageants, et en vient à rejeter en bloc l'architecture moderne à travers des expressions comme « Univers de Béton », « Blocs de Verre ».

La résistance du public aux solutions de l'urbanisme moderne l'amène à préférer, à juste titre, les formes anciennes. Cette position s'appuie sur une comparaison avec la ville façonnée par le temps. Il serait dangereux de ne voir dans cette résistance aux solutions modernes proposées par l'urbanisme, qu'un refus d'oublier le passé, une position exagérément traditionaliste.

Les solutions proposées par l'urbanisme moderne issu de la Charte d'Athènes, qui découlent notamment de principes basés sur la séparation des fonctions et qui aboutissent toujours à des échecs quant aux possibilités de développement des phénomènes sociaux qui sont les

raisons mêmes de la ville, expliquent par leurs résultats négatifs (en comparaison avec la ville ancienne), l'incompréhension et la résistance du public. Celui-ci n'est attaché au passé que dans la mesure où le présent qu'on lui propose n'est pas satisfaisant, et nous pouvons considérer cette résistance comme étant le signe positif, d'un refus de la séparation et de la juxtaposition employées comme méthode d'urbanisme, un potentiel qui annonce la rénovation urbaine.

L'apparition de nouveaux problèmes pour les villes, dotés d'un caractère critique (dans le sens où l'on parle d'une situation critique) est l'indice de la production possible et nécessaire d'un ensemble théorique de bases nouvelles pour la recherche (sa problématique, au sens où l'entend Althusser).

La recherche de formes de vie urbaine ne peut poser de problème que sur le terrain et l'horizon d'une structure théorique définie, sa problématique.

Les nouveaux problèmes posés par la ville sont nécessairement invisibles dans le champ de la théorie existante en urbanisme, parce qu'ils ne sont pas les problèmes de cette théorie, parce qu'ils sont ses interdits qu'elle traverse sans les voir et que, dans ce champ théorique, elle ne peut pas les regarder.

La méthode de séparation et de juxtaposition des fonctions d'une ville (réduite à 4 fonctions élémentaires : « habiter - travailler -circuler - cultiver le corps et l'esprit ») aussi attirante qu'elle puisse apparaître par sa grande simplicité, sa facilité à diviser un organisme complexe en quelques éléments qu'elle organise ensuite

dans des unités fonctionnant sur elles-mêmes, ne peuvent donner naissance aux organismes complexes qui constituent les villes que nous trouvons vivantes.[2]

Une ville est un organisme complexe où se mélange un grand nombre de fonctions qui ne peuvent se limiter à quatre.

Seule une méthode d'urbanisme basée sur la détermination et le mélange de ces fonctions multiples peut donner les structures complexes des villes que nous devons créer. Ces différentes fonctions se superposent ; la méthode du zoning basée sur la séparation et la simplification des problèmes, et par besoin d'ordre maladif, empêche arbitrairement cette superposition.

La ville doit comprendre et satisfaire la diversité

2 Concevoir la ville comme étant un centre autour duquel rayonne un certain nombre d'unités est l'erreur d'une simplification exagérée. Une ville n'est pas uniquement un centre, c'est une entité complexe, dans laquelle la naissance d'un centre ne peut être uniquement le fait d'une décision autoritaire fixée par un plan d'urbanisme (fusse-t-il rationnel) mais le résultat d'une personnalisation par les habitants, eux-mêmes de telle ou telle partie de la ville.

La séparation et la juxtaposition des fonctions de la méthode de zoning ont isolé la vie universitaire du reste de la ville. C'est le campus isolé de l'Amérique (mal) adapté en France sous la forme « d'Université - Z.U.P. ». L'ensemble universitaire constitue un système qui vit « isolément, détaché » des autres problèmes de la ville. La même erreur existe pour les solutions dites universités urbaines qui sont considérées comme des systèmes isolés. Des zones, sont délimitées, fermées, telles qu'à l'intérieur ne figurent que des éléments universitaires. De nombreuses activités de la vie universitaire correspondront de plus en plus avec les autres activités de la ville. Ce qui implique une structure complexe qui permette la combinaison des relations qui s'établissent sur cette correspondance.

Dépassant l'ancienne conception des bâtiments universitaires du Quartier Latin et s'appuyant sur la structure abstraite et complexe qui

humaine. « La diversité humaine est ample mais n'est pas anarchique, l'ordre et le désordre sont affaire de point de vue » (Wright Mills).

Avec un esprit de simplification à tout prix, l'urbanisme moderne divise la ville en secteurs fonctionnels ; la vie urbaine n'est pas prise dans sa complexité, seuls, sont pris en considération certains comportements de l'homme.[3]

Mais si nous considérons que la ville est un organisme vivant avec comme support une organisation complexe, nous devons, admettre que le mélange et la superposition n'aboutissent pas forcément à un système d'ensemble organique.

Le mélange et la superposition même, s'ils sont appliqués à un nombre bien plus important que quatre

caractérise ce quartier, il n'est pas inconcevable d'imaginer dans une solution de l'Architecture, une nouvelle Sorbonne sans grilles où les activités de la ville et ses activités propres seraient intimement combinées.

Nous pourrions montrer aussi que les décisions de réaliser dans la ville des centres spécialisés, centres culturels, centres administratifs, centres d'emplois tertiaires, centres commerciaux, en dehors de la ville des zones industrielles, obéissent en urbanisme à ce même principe du zoning. Détruisant la ville en créant dans le tissu urbain de vastes zones mortes à certaines heures, ces centres spécialisés sont d'une organisation contraire à celle de la vie urbaine par le manque de combinaison des différents éléments constitutifs de la ville.

3 Althusser souligne comment dans « Introduction à la Critique de l'Economie Politique » Marx fait une démonstration de la théorie suivante : « Le simple » n'existe jamais que dans une structure complexe, l'existence universelle d'une catégorie simple n'est jamais ordinaire, elle n'apparaît qu'au terme d'un long processus historique comme le produit d'une structure sociale extrêmement différenciée ; nous n'avons donc jamais affaire dans la réalité à l'existence pure de la simplicité qu'elle soit essence ou catégorie, mais à l'existence de « concrets », d'êtres et de processus « complexes et structurés ».

fonctions élémentaires, peuvent aboutir à des résultats semblables à ceux obtenus avec la méthode de séparation du zoning. Il semble évident qu'il ne suffise pas, pour réaliser un ensemble d'éléments intégrés dans une structure complexe, de juxtaposer ceux-ci, même, dans un mélange ou une superposition.

Comme dans un organisme biologique, et pratiquement à tous les niveaux de la nature, la ville se compose d'un certain nombre d'éléments qui, une fois combinés, donnent un ensemble complexe qui devient porteur d'une signification plus grande que celle de la somme de ces éléments. La ville est une combinatoire où, à tous les échelons d'organisation, s'établissent sur une structure complexe, des phénomènes de communication dans tous les sens.

Si la ville est un organisme complexe, c'est aussi un organisme vivant qui évolue dans le temps. Quand nous disons qu'il est indispensable de déterminer les fonctions (qui doivent s'organiser dans des structures complexes permettant grâce à des systèmes de « communications » une « combinatoire » basée sur la convergence et non sur la juxtaposition), nous ne devons pas oublier les fonctions indéterminées. Ce qui signifie que la recherche de structure doit tenir compte de la disparition, de la naissance de nouvelles fonctions et s'appuyer, non seulement sur la diversité humaine, mais aussi sur son caractère essentiel d'évolution. Il apparaît comme évident qu'une structure complexe par comparaison à la structure simplificatrice de la méthode du zoning est porteuse d'un nombre beaucoup plus grand de combinaisons que l'on peut entrevoir comme illimitées dans les solutions

de l'architecture ; celles-ci utilisant pleinement les possibilités de la technique, permettraient à tout moment une adaptation, une transformation.

Comprendre l'organisme complexe qu'est une ville, approcher l'idée de structure complexe de cet organisme, étudier comment s'exprime la psychologie de l'homme dans la ville, ne peuvent être le fait d'une seule discipline. Il y a obligation de faire l'unité des sciences sociales, éviter la spécialisation de telle ou telle discipline dans la définition d'un problème.

Ce travail de recherche à partir de la structure complexe apparaît comme très important mais il serait dangereux de s'arrêter à ce niveau. La structure doit être considérée comme le support de l'imagination, de la création, comme le filtre indispensable à l'affirmation de la forme.

La réponse à ce problème ne peut être trouvée que dans l'architecture. Nier la valeur de cette constatation a donné les réalisations d'urbanisme où l'architecture est limitée à la construction seule.

Une nouvelle définition de l'architecture doit permettre d'ouvrir la recherche vers la ville qui convient à la vie nouvelle des habitants. Dans cette définition, l'architecture est la matérialisation de la structure complexe sur laquelle s'organisent les relations humaines. Ce ne saurait être seulement l'utilisation des matériaux et des techniques mais tout autant l'exploitation du désir de rêve. Son but ne saurait être uniquement la satisfaction des besoins et des fonctions. Sa signification ne peut se limiter « au jeu savant et magnifique des volumes sous la lumière ». Ses critères ne peuvent être uniquement les belles propositions, son

ambition de « faire les ruines belles ».

L'architecture est la forme physique qui enveloppe la vie des hommes dans toute la complexité de leurs relations avec leur milieu.

La séparation de l'architecture et de l'urbanisme est lourde de conséquences. Elle ne peut donner naissance qu'à des solutions atomisées. Dire qu'urbanisme et architecture sont liés est insuffisant ; c'est admettre qu'il s'agit de deux choses séparées et dans ce cadre l'architecture ne peut être que construction.

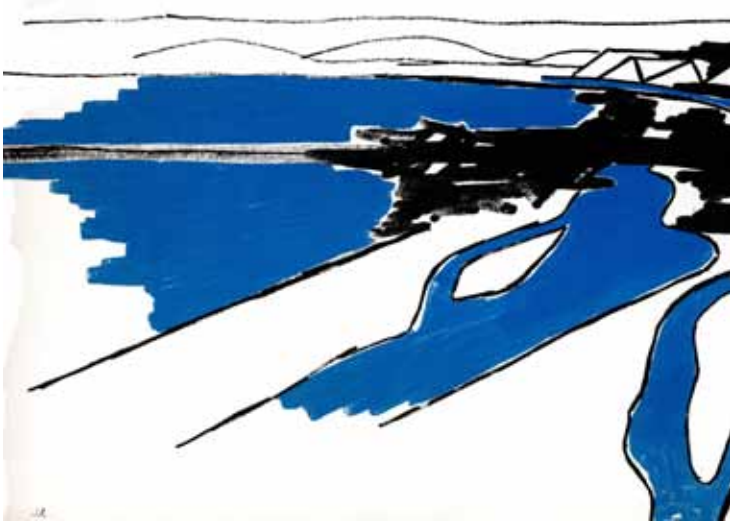
Avec une nouvelle définition donnée à l'architecture, celle-ci étant la forme (et non la structure) du comportement humain dans l'espace, (dans la nature), il est possible, par l'utilisation des moyens techniques dont nous disposons, de construire des organismes complexes qui soient les formes nouvelles de la ville.

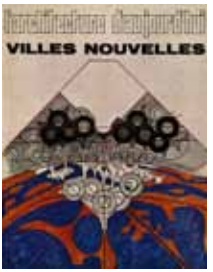
Nous pouvons alors affirmer qu'architecture et urbanisme sont une seule et même chose. Mieux, que l'urbanisme doit être architecture. Celle-ci ne peut être, dans la signification que nous lui donnons, l'affaire des seuls architectes, mais le résultat du travail de création à travers l'ensemble organique des connaissances qui ont trait à la vie des hommes.

Il ne peut s'agir là seulement de la constitution d'équipes pluridisciplinaires qui, en réalité, se limitent à des moyens de production mieux adaptés à l'utilisation seule des nouvelles possibilités technologiques. C'est davantage la production systématique et progressive d'un nouveau terrain théorique et de sa problématique la plus

profonde qui permette de voir ce qui ne peut avoir encore d'autre existence qu'invisible ou confuse.

Une telle attitude élimine la séparation dans l'étude de la ville. Elle permet d'éviter les erreurs commises actuellement dans l'urbanisme où les moyens techniques sont employés dans une gesticulation désespérée devant l'ampleur des problèmes (par exemple, la réalisation des autoroutes urbaines est envisagée en ne tenant compte que de la satisfaction d'une fonction au risque de détruire la ville). Elle introduit la prise en compte des valeurs que l'on attribue à la ville et non des seules fonctions quantifiables ; elle tient compte des trois caractéristiques indissociables de son contenu : économique, politique et idéologique. Elle apporte un regard instruit, un regard renouvelé, lui-même produit par la transformation des objectifs.





Pour une connaissance de la ville

L'Architecture d'Aujourd'hui
N°146 octobre-novembre 1969

Les erreurs, les incapacités de l'architecture sont souvent considérées comme autant de chemins qu'elle devait inévitablement emprunter. Les problèmes auxquels on n'a pas pu trouver de réponse sont présentés comme les problèmes que l'architecture[11] ne pouvait concevoir ni résoudre.

Ce fut une des explications données à l'échec des « grands ensembles » ; ce sera demain la justification de ces supers grands ensembles que seront les villes dites « nouvelles ».

Cette attitude, qui pourrait passer pour inspirée par la raison, cache en réalité un point de vue faussement objectif qui interprète ces erreurs et ces incapacités comme des choses situées en dehors d'elles-mêmes, alors que nous devons les poser dans leur combinaison intime avec son ensemble. En d'autres termes, les incapacités d'une architecture (de l'architecture de notre époque) découlent des faiblesses, de la fragilité de ses bases théoriques. Sans la mise en évidence de ces points faibles, il ne peut y avoir de progrès et l'architecture est vouée à disparaître. Les

1 L'urbanisme est architecture. Voir article de Jean Renaudie : « Trois architectes répondent ». n° 138, « A.A ». « Paris » juin-juillet 1968

problèmes que la théorie de « l'architecture moderne » n'aborde pas et qu'elle sanctifie comme n'étant pas des problèmes de la théorie ont bloqué tout développement de l'architecture et déclenché son dépérissement. Notre époque est placée dans la situation critique où l'ampleur des problèmes qui ne peuvent trouver leur solution que dans l'architecture sont traités par la pseudo-architecture et de ce fait restent sans réponse.

Dans cette situation critique, l'apparition des nouveaux problèmes posés pour le développement urbain peut conduire à une nouvelle conception basée sur la définition d'un nouveau cadre théorique où peut être posée la connaissance du phénomène urbain.

Il est sans résultat de déclarer dépassée la Charte d'Athènes et de se contenter d'y rajouter quelques notions subjectives tout en restant dans le même cadre théorique. Cette attitude ne domine pas la connaissance du phénomène urbain réel, mais est dominée par la solution idéologique imposée. On ne produit des développements théoriques que pour permettre la justification pratique de solutions inspirées par des intérêts indifférents à un souci de vraie connaissance. Cette attitude se retrouve dans toute la floraison de méthodologies avancées pour l'étude des villes nouvelles par nos sciences dites humaines ; elles ne posent que des problèmes artificiels formulés dans le but de justifier des solutions choisies d'avance. Elles obéissent consciemment ou inconsciemment à des intérêts extérieurs à ceux de la connaissance scientifique.

Le racolage de nouveaux concepts et le rafistolage impossible d'anciens dans ces positions n'apportent

aucun terrain théorique nouveau.

Parler de la mobilité en architecture en formulant des « théories » qui ne s'expliquent que par la justification qu'elles apportent à des solutions qui nous sont imposées, n'introduit pas pour autant une connaissance de la mobilité et de ses implications dans l'organisation urbaine.

C'est bien ce qui se passe pour les villes nouvelles où les développements « théoriques » sur ce thème sont venus au secours de la conception de la ville comme étant un centre (carré noir sur les schémas de structure) et des quartiers autour.

Dans ce cas, le concept de mobilité sous la domination idéologique est utilisé dans une formulation théorique pour justifier la ville conçue comme un centre, conception en réalité imposée par des intérêts tout à fait étrangers au souci de faire de vraies villes .

De même, l'intervention de l'utilisateur dans la conception et la réalisation de la ville nouvelle mise à l'ordre du jour par le scandale de la dictature d'intérêts privés, inspire des développements théoriques qui n'ont pour résultat que d'apporter la justification « théorique » à des solutions qui nous sont imposées par ces mêmes intérêts. Les phénomènes deviennent par enchantement concepts ; ils se nomment appropriation, personnalisation, spontanéité. On choisira un site desservi par les réseaux de chemins de fer et d'autoroutes (existants de préférence), et les architectes dans l'équipe pluri-disciplinaire mettront en forme une structure en assimilant la structure de la ville à une chose matérielle, en réalité une grille (tridimensionnelle évidemment, et

uniquement solution technique entachée de gigantisme). Cette grille est mobile, ouverte, elle peut grandir dans tous les sens au gré des habitants qui font eux mêmes le plan de la ville (« urbanisme spontané »). Dans les casiers, les utilisateurs font leur logement comme ils l'entendent, et par le choix des panneaux de façade (dans les catalogues sélectionnés par quelques esthètes architectes) ils « personnalisent » et « s'approprient » celui-ci. Et vivent les bricoleurs du dimanche ! Vivent les castors !

Cette grille (structure) mirobolante permet aussi l'installation de tous les programmes (travail, récréation, habitation, circulation), du même coup la structure réalise le mélange. Enfin, voilà découverte la banlieue moderne ; le lotissement tridimensionnel pouvant recevoir la bénédiction esthétique des architectes.

L'indigence de cette théorie devient très dangereuse par son attitude démagogique, dans l'exploitation qu'elle fait de vraies valeurs humaines sur le dos des habitants de la ville et pour servir une fausse politique. Quelle différence y a-t-il avec l'exploitation qui en est faite dans des buts purement commerciaux comme par exemple : le propriétaire d'une voiture pourra personnaliser celle-ci en ajoutant des enjoliveurs, des trucs qui se vissent, se collent mais surtout se paient.

La participation de l'utilisateur c'est, pour l'habitant des villes, à qui on demande le maximum d'initiatives dans une obéissance inconditionnelle, l'exigence de participer à la détermination des fins et du sens de la vie urbaine. Il réclame des villes qui intègrent des besoins techniques au lieu de leur être subordonnées.

Ces exemples du mode de production théorique sous domination de l'idéologie abondent. La mise à jour de leurs mystifications fera apparaître les dangers de l'empirisme dans l'élaboration du terrain théorique que pose chaque problème d'architecture, les dangers de faire de l'apparition d'un nouveau problème un problème de l'architecture, alors qu'il faudrait au préalable poser ce problème dans toute sa rigueur afin de déterminer les connaissances qui peuvent alors avoir une influence sur l'architecture. L'apparition d'une situation critique dans le développement urbain peut trouver une solution dans l'architecture à condition d'être capable de ne pas la poser comme étant un problème de l'architecture, mais comme un vrai problème qu'il faut résoudre et en déterminer les implications dans l'architecture.

L'acharnement de certains à refuser d'admettre l'influence de la politique sur l'architecture et l'affirmation sectaire par d'autres que l'architecture est politique et rien d'autre, aboutissent au même résultat : l'inefficacité dans la pratique. La prise de conscience de l'importance des liens de l'architecture avec la politique qui amène à subir l'influence de telle ou telle politique, prend tout son sens dans la dénonciation qui doit être faite des influences idéologiques sur ses bases théoriques.

Cette connaissance de ce qu'est réellement l'architecture dans sa pratique rend impérieuses la nécessité de bases théoriques rigoureuses et la définition pour chaque question de sa problématique sur des bases scientifiques. Cette nouvelle pratique devrait permettre de transformer l'architecture par le refus de l'empirisme, du spontanéisme dans la définition des problèmes, sans

théorie pas de pratique, donc pas d'architecture. L'exigence de la théorie et de la connaissance objective pour aborder les problèmes des villes nouvelles et existantes ne vise pas la spontanéité, la capacité d'invention des habitants d'une ville, mais bien au contraire l'exploitation qui en est faite idéologiquement par des intérêts contraires à leur épanouissement. Cette exigence n'est pas non plus l'assimilation rapide de l'architecture à une science mais appelle à faire tomber les barrières sournoises qui sont établies entre l'architecture et les sciences, et à faire apparaître les liens qui les unissent (notamment le rôle prédominant de l'abstraction dans la pratique scientifique et dans la pratique architecturale).

C'est démystifier ce que l'on a appelé si pompeusement « création architecturale ». C'est pour l'architecture, si elle veut échapper au subjectivisme et à l'individualisme de « l'art pour l'art », la nécessité de produire en relation avec les connaissances scientifiques de son époque (ce qui nous libérerait des anathèmes périodiques du genre : « la courbe est le chemin des ânes » ou au contraire « la droite conduit à la perte de l'humanité »).

C'est attribuer à l'architecture le pouvoir d'exprimer l'histoire réelle de notre époque et ainsi faire de chacun un possesseur actif de l'architecture.

De la façon dont l'architecture posera le problème de la connaissance de la ville, dépend la réponse authentique ou au contraire, la mystification idéologique. C'est déjà une théorie l'architecture : une connaissance objective.

Devant l'ampleur du problème posé par le phénomène urbain, le rôle de l'architecture est de réaliser des

ensembles de plus en plus grands (ensembles étant pris dans le sens que leur donne en mathématiques la théorie des ensembles où la structure est l'ensemble des relations existant entre les éléments d'un ensemble). Il est très difficile de connaître l'ensemble des relations qui doivent structurer un ensemble donné et nous n'arrivons qu'à faire des sous ensembles de structure imparfaite où ne sont prises en compte que certaines relations sélectionnées. Devant cette incapacité, tout se passe comme si l'on ne faisait appel dans les solutions d'architecture qu'au réflexe conditionné. Dans ces ensembles commandés par les réflexes conditionnés, les conditions de fonctionnement sont très artificielles, ce qui amène obligatoirement ces réflexes à être instables. Dans ces conditions, les relations humaines sont très lentes à se mettre en place. C'est bien cette attitude qui est en vigueur dans l'élaboration des plans de villes nouvelles où l'on a mécaniquement déterminé par une décision du plan d'urbanisme que la ville avait un centre, des centres secondaires, des quartiers, des unités de voisinage, des circulations automobiles, des circulations piétons, etc.

Dans cette « ville » chacun de ces petits sous-ensembles a son artifice de stimulation, c'est l'équipement exceptionnel que l'on espère pour le futur centre (le sommet étant le grand magasin), la concentration d'emploi ou d'activités spécialisées pour le centre d'affaires ou le centre culturel, l'équipement d'une capacité d'accueil calculée sur l'unité de quartier, l'école par exemple, le système de séparation absolue entre la voiture et le piéton (souvent ces artifices de stimulation restent couleurs conventionnelles sur les plans d'urbanisme, ainsi pour

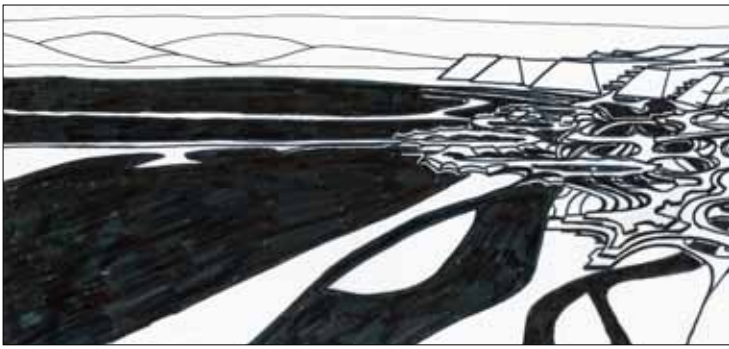
la séparation des piétons et des voitures l'architecture se limite à une couleur jaune pour les piétons, rouge pour les voitures).

Dans ces ensembles basés sur les réflexes conditionnés de l'habitant, l'artifice de stimulation est complètement séparé, artificiellement isolé du comportement que doit avoir l'utilisateur.

Le réflexe conditionné a certainement une grande importance pour la recherche scientifique et l'étude du comportement humain au niveau des sciences humaines. Il peut trouver son application expérimentale pour l'organisation de la vie de l'homme à l'intérieur du vaisseau spatial. Il ne peut certainement pas être l'inspirateur des solutions d'architecture pour les villes qui doivent aboutir à des ensembles complexes. Dans ceux-ci, les stimulations doivent être multiples et les comportements des utilisateurs doivent être incorporés dans un complexe de réactions qui tient compte du but. C'est le comportement de l'homme qui devient moteur. Alors que ces ensembles à réflexes conditionnés sont par nature basés sur l'association, la juxtaposition et non la combinaison, ils nient la forme, la structure comme donnée primaire. Il y a dans une ville des zones d'élection quant à l'épanouissement des relations humaines et des phénomènes sociaux, mais n'importe quelle région de la ville peut devenir zone d'élection et doit par conséquent posséder certains caractères la rendant propre à cet usage. C'est donc le mode de la stimulation bien plus que la qualité de la région de la ville (qualité dans le sens « d'espèces ») qui importe à la combinaison des relations et au succès sur le plan social.

Dans la ville, il n'y a pas d'objets simples, il n'y a sans doute pas d'objet du tout. Chaque élément ne prend un sens que dans sa combinaison dans un ensemble plus vaste, lui-même impliqué au plus profond de l'élément.

Paris, le 13 octobre 1969.



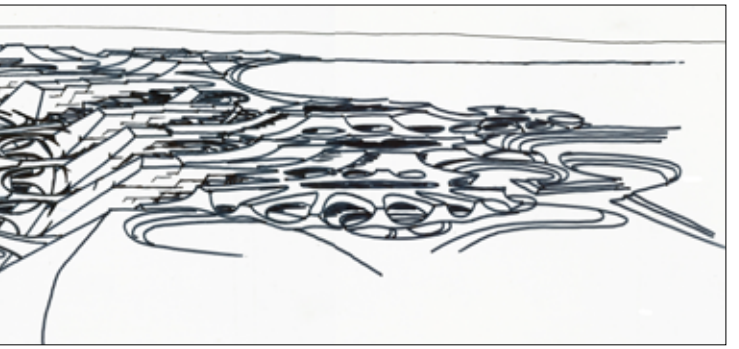
La ville est une combinatoire

Montrant qu'un des grands concepts de la biologie est la notion d'organisation, François Jacob précise : *« C'est le fait que, à tous les échelons, les éléments qui font partie d'une certaine unité sont intégrés et que l'unité, par exemple la cellule, représente beaucoup plus que la somme de ses éléments. »*

Dans un organisme composé de cellules, la cellule ne travaille pas pour son compte mais pour le compte de l'organisme, et à l'intérieur même d'une cellule bactérienne, il existe un système de communication entre les diverses molécules qui ne travaillent pas n'importe comment, mais de façon coordonnée.

« A tous les échelons de cette organisation existent des phénomènes de communication qu'on retrouve dans tous les sens. »

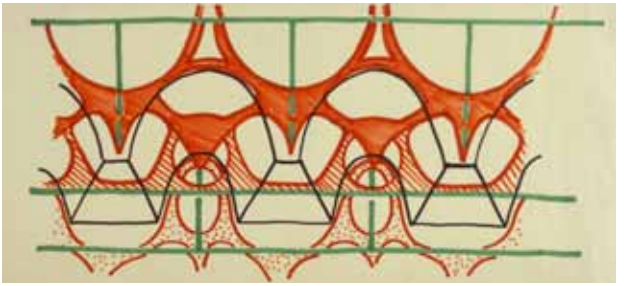
Ces explications de la biologie sur la structure des organismes vivants semblent illustrer parfaitement l'organisme complexe qu'est une ville. Comme dans la cellule biologique, et pratiquement à tous les niveaux de la nature (l'atome est une combinatoire), la ville dans



son organisation se compose d'un certain nombre de fonctions simples qui, une fois combinées, donnent un ensemble complexe qui devient porteur d'une plus grande signification que celle des fonctions isolées.

Comme tout organisme, la ville est un tout d'où il est impossible de détacher certains éléments sans compromettre ce tout. (La similitude qui existe entre les phénomènes qui se passent au niveau des organismes sur le plan purement biologique et ceux qui se passent sur le plan des sociétés humaines, ne signifie pas qu'il suffise pour nos villes de reprendre la représentation donnée pour les organismes par la biologie : le cœur, le corps, le cerveau, les membres, etc., ou autres images de cellules.)

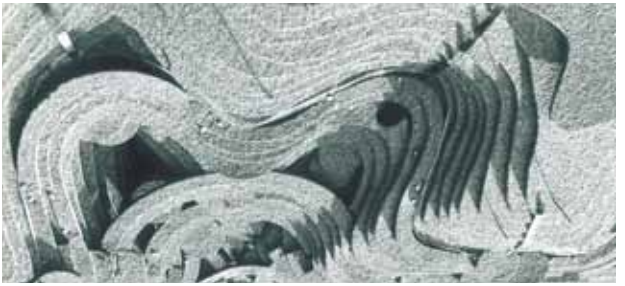
Le mélange et la superposition, même s'ils sont appliqués à un nombre bien plus important que quatre fonctions élémentaires, peuvent aboutir à des résultats semblables à ceux obtenus avec la méthode de séparation au zoning. Il semble évident qu'il ne suffise pas, pour réaliser un ensemble d'éléments intégrés dans une structure complexe, de juxtaposer ceux-ci, même dans un mélange ou une superposition. La ville est une combinatoire.



La ville n'est pas une juxtaposition amorphe d'unités autour d'un centre. La volonté de créer une ville ne peut se limiter à la décision de créer un centre. La naissance d'un centre ou de plusieurs centres ne peut être le fait d'une autorité mais le résultat d'une personnalisation par les habitants eux-mêmes de telle ou telle partie de la ville. La ville est une combinatoire qui s'organise sur une structure ; une structure complexe qui évite la dissociation et la ségrégation des éléments et qui est porteuse d'un nombre beaucoup plus grand de combinaisons que la structure du zoning base sur la juxtaposition et la philosophie du simple. Dans cette définition, la structure n'est pas la forme extérieure mais l'organisation abstraite composée par l'ensemble des relations qui relient entre eux les éléments constitutifs de la ville.

—Les transports en commun ;
—La circulation des voitures et les parkings ;
—La production, la centralisation, la dispersion de l'énergie et des fluides ;
—Le stockage et l'approvisionnement ;
—Les grands entrepôts, les archives ;
—Le ramassage et la suppression des déchets.

Autant de problèmes de la ville qui ne peuvent être abordés uniquement par les bureaux spécialisés, une fois établi le « plan d'urbanisme ».



L'organisation de la vie urbaine ne peut plus se satisfaire de la juxtaposition de ces fonctions techniques aux autres fonctions de la ville (le résultat est désastreux pour les villes existantes, Paris aux rues éventrées d'un bout de l'année à l'autre par les travaux, New York submergé par le problème de la destruction des ordures, etc.).

Les gesticulations désespérées ne sauveront pas nos villes. Les galeries techniques, qui ne sont même pas utilisées pour nos ensembles nouveaux, ne constituent plus un système suffisant. Il s'agit de mettre en place de véritables organismes techniques à l'intérieur desquels chaque élément ne travaille pas pour son compte mais pour le compte de l'organisme. A l'intérieur de la ville conçue comme une combinatoire, ces organismes eux mêmes n'agissent pas n'importe comment mais de façon coordonnée.

Sur ce dessin, une combinaison avec l'ensemble de la ville de galeries et de salles souterraines (par la grande variété des espaces et leur intercommunication entre eux, par l'utilisation des pentes du terrain qui permet l'exploitation de la gravité et aussi un contact facile avec la lumière) fait entrevoir de vraies solutions d'architecture.

La ville est un ensemble de concepts

1er novembre 1969

Dans le précédent texte « Connaissance de la Ville », j'ai dit que les soi-disant théories qui sont avancées actuellement en architecture, et notamment en matière d'organisation des villes, se contentent d'une juxtaposition d'un nouveau concept à la théorie existante. Nous avons dit que la juxtaposition d'un concept nouveau à un ensemble de concepts existants ne change pas pour autant le contenu de cette théorie ancienne sauf dans le cas où le concept nouveau se combine d'une façon systématique à l'ensemble des concepts, créant ainsi un nouvel ensemble qui est en somme un nouveau terrain théorique. Mais il s'agit là de données très générales, car parler de construction et parler de réorganisation urbaine et vouloir d'emblée déterminer les concepts rigoureux semble illusoire. Il est très difficile pour une science naissante, ou si l'on veut simplement une pratique scientifique naissante, nouvelle, de formuler d'emblée des concepts. L'apparition de nouveaux concepts sont bien souvent le résultat d'attitudes subjectives à partir, évidemment, de données objectives qui amènent à la formulation d'idées générales et c'est dans l'examen de plus en plus rigoureux de ces idées générales que peuvent être formés les nouveaux concepts.

Ainsi, la ville conçue comme une combinatoire. La ville est une combinatoire, c'est évidemment une prise de position sur ce qu'est la ville, mais ce ne peut être la formulation d'un concept. La ville est une combinatoire n'est pas un concept, mais finalement un ensemble de concepts qui restent à déterminer. Dans cette détermination, quel chemin faut-il adopter ? Il est évident à mon sens que la méthode, c'est de se baser sur certains concepts, certaines idées, qui sont fondamentales et qui sont d'une apparence évidente d'une nécessité même absolue pour concevoir la ville comme une combinatoire et ce concept de ce genre pour la mise en forme d'une nouvelle attitude me semble être le concept de complexité urbaine. Si nous adoptions dans cet examen l'attitude structuraliste, on pourrait d'emblée de ce concept déduire d'autres concepts dont le plus important serait le concept des structures ; mais là, je crois qu'il faut faire très attention et peut-être remettre un petit peu en cause l'attitude que l'on peut prendre en adoptant sans réflexion la position de Levi Strauss par exemple.

A ce propos, Levi Strauss, dans un passage souvent cité de la notion de structure en ethnologie, donne une définition assez étroite : « en premier lieu, une structure offre un caractère de système. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres. »

Structure et éléments, comme Lévi Strauss l'a souvent noté, et comme la proposition qu'on vient de citer l'implique, ce sont les rapports entre les éléments et non les éléments eux-mêmes qui définissent la structure. Si une structure consiste en éléments alors on ne saurait

jamais dire qu'un système réel et un modèle construit ont la même structure. En effet, les éléments ne sont pas les mêmes. Si l'on veut dire que la ville a une structure, est un ensemble à structures, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de pouvoir démontrer qu'il existe une dépendance absolue entre ces éléments, ni qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres.

On trouve à l'intérieur d'une ville qui est pourtant bien un ensemble structuré, des zones qui ont leur cohérence locale et dont la transformation n'affecte pas d'une façon systématique la structure d'ensemble.

Autre danger, ce serait de considérer la ville comme un ensemble nécessairement fini et dans cette méthode, il serait même obligatoire de le considérer comme un ensemble nécessairement fini, et on perd ainsi de vue un aspect essentiel de la ville : c'est son infinie créativité. Et on a parlé plus haut de complexité. Complexité en matière de ville et surtout en matière d'architecture, comme je l'ai dit dans un article plus ancien à l'Architecture d'Aujourd'hui sur Paris, reconnaître la complexité, adopter la complexité, c'est attribuer à l'architecture urbaine le rôle de satisfaire la diversité humaine, ce qui signifie d'admettre la diversité humaine. Depuis l'échec des théories racistes, il semble évident que la diversité humaine soit une chose admise et surtout nul n'ignore l'unité de l'espèce humaine. Mais, il y a là un choix à faire qui porte sur le rôle, enfin sur l'objet si l'on veut, même de l'architecture.

Reconnaître la diversité humaine dans l'unité de l'espèce humaine c'est-à-dire dans une seule humanité,

c'est aussi admettre que la diversité est réductible, sinon on tombera dans les méthodes que l'on essaie de nous faire appliquer en matière de ville, à savoir que la diversité étant irréductible, il ne reste plus dès lors qu'à rendre compte de chaque système particulier à comparer et à classer : une ville industrielle, la ville nouvelle, la ville ancienne, la ville de cent mille habitants, la ville régionale, etc., etc.

Notre rôle à ce moment là se contentera de noter les phénomènes communs à un ensemble de systèmes et cela constituera la seule idée générale qu'on sera capable de formuler ; c'est aller à l'encontre de la diversité, puisque finalement, c'est ne rechercher dans les ensembles différents que ce qui les réunit, c'est-à-dire les ressemblances, et c'est là certainement un des apports importants de la méthode structuraliste quand Lévi-Strauss souligne : « une discipline dont le but premier, sinon le seul, est d'analyser et d'interpréter les différences, s'épargne tous les problèmes en ne tenant plus compte que des ressemblances, mais du même coup, elle perd tous moyens de distinguer le général auquel elle prétend du banal dont elle se contente ».

Une ville naît de la combinaison
élaborés - la complexité de la vi
de structures qui sont subordon
Il est possible que des centres
à l'organisation des autres él
joueraient alors le rôle d
imposer une conformation aux
Il est possible aussi que ces centr
sorte d'enzymes pour acc
autres éléments ou comme
un agencement particulier
les possibilités d'association
Mais de toute façon les
dépendent des énergies de l

n d'éléments de plus en plus
lle découlent de l'articulation
unées les uns aux autres —
" interviennent dans ~~les~~
ments de la ville — ces "centres"
agent de structure pour
x autres constituants de la ville.
res" agissent comme des
lérer l'association des
matrice pour favoriser
parmi ceux qu'autorise
n

arrangements possibles
iaison entre éléments

Août 1971
(à la Courarde)

Le statut de l'architecte

Descriptions, explications, rapports justificatifs, raisonnements, par analogie ou autres, vérifications ou développements, à partir de réalisations, développements de programmes, chartes, thèses, principes, telles sont, avec bien d'autres formes d'énoncées, les choses que l'on peut trouver dans les discours de l'architecte de notre époque.

De ces énoncées à d'autres énoncées, (de ceci à cela) quelle nécessité, quel lien entre eux, pourquoi ceux-ci et pas d'autres, il faudrait trouver la loi de tous ces discours, et le lieu d'où elle vient. Ce n'est certainement pas un problème simple, mais on peut poser une première question : qui parle ? C'est à dire : qui, dans l'ensemble de tous les individus parlants, a le droit de tenir cette sorte de langage ? En somme, qui est le fondé de pouvoir ? Et qui, de ce pouvoir [1], reçoit sa singularité, ses prestiges, et, en retour sa garantie du moins sa présomption de vérité. Quel est le statut des individus qui ont, et eux seuls le droit réglementaire et traditionnel, juridiquement défini ou spontanément accepté, de proférer un pareil discours ?

1 « Une prise de pouvoir est son objet ce n'est pas une catégorie théorique, une prise de pouvoir est politique, elle n'a pas d'objet, elle a un enjeu, justement le pouvoir et un objectif : les effets du pouvoir ». Louis Althusser

Le statut de l'architecte comporte des critères de compétence et de savoir, c'est indéniable. Des institutions, des systèmes, des normes pédagogiques, des conditions locales qui donnent droit, non du reste sans fixer des limites à la pratique et à l'expérimentation du savoir.

Le statut de l'architecte comporte aussi un certain système de différenciation et de rapport avec les autres individus, ou d'autres groupes d'individus qui ont eux-mêmes leurs statuts, par exemple avec les pouvoirs politiques et ses représentants, avec les pouvoirs judiciaires, avec les différents corps professionnels.

Il comporte, aussi un certain nombre de traits qui définissent son fonctionnement par rapport à l'ensemble de la société, le rôle qui est reconnu à l'architecte selon qu'il est appelé par une personne privée ou requis d'une façon plus ou moins contraignante par la société selon qu'il exerce un métier ou qu'il est chargé d'une fonction précise ; les droits d'interventions et de décisions qui lui sont reconnus dans ces différents cas, ce qui lui est demandé comme gardien, garant, du cadre de vie matérielle d'une population, d'un groupe, d'une famille, d'un individu ; la part qu'il prélève sur la richesse publique ou sur celle des particuliers (ses honoraires) ; la forme de contrat qu'il passe, soit avec le groupe dans lequel il exerce, soit avec les responsables du pouvoir qui lui ont confié les taches. Ce statut des architectes est en général assez particulier dans toutes les formes de sociétés et de civilisations, il est différent, il n'est presque jamais, l'architecte, un personnage indifférencié ou interchangeable d'une société à une autre société. La parole architecturale ne peut pas venir de n'importe qui, sa valeur, son efficacité,

ses pouvoirs d'applications eux-mêmes, et d'une façon générale, son existence comme parole architecturale ne sont pas dissociables du personnage statutairement défini qui a le droit de l'articuler, le droit de la formuler, en revendiquer pour elle le pouvoir et conjuguer l'organisation des choses de libérer ou d'enfermer les occupants dans telle ou telle organisation spatiale ; mais ce statut dans la civilisation occidentale a été profondément modifié au début du XX ème siècle lorsque le logement des populations est devenu une des normes économiques requises par les sociétés industrielles.

Deuxième question : il faut décrire aussi les emplacements, c'est-à-dire les lieux d'où l'architecture tient son discours et où celui-ci trouve son origine, le lieu où il trouve son point d'application : l'agence, le bureau d'étude, la mission d'étude, ville nouvelle, ou autre organisme d'état responsable de la sauvegarde du respect des règlements, quoi encore ? Participation aux congrès, participation aux discussions d'ordre général sur les problèmes d'urbanisme, etc.

Enfin, tout ça, nous entraînerait loin, mais il me semble que ce serait la façon d'examiner le rôle que peut jouer actuellement l'architecte.

En conclusion, je dirais que le statut de l'architecte n'est pas le résultat d'un raisonnement, mais qu'il est défini par une partie de l'appareil d'état. Il incarne, il réalise un certain nombre de normes imposées en fonction d'impératifs économiques.

Ce statut littéralement donne corps à la profession et ce corps investit le discours qui s'y tient et donc les

individus qui le tiennent, d'un pouvoir. On voit que ce dernier pouvoir qui n'a d'autre existence que dans la pratique discursive, si on veut, des architectes tant qu'il n'est pas étranger à l'appareil d'état à quelques rapports avec le pouvoir d'état, ce qui m'emmènerait, peut-être un peu facilement, à classer l'ensemble des architectes comme formant un appareil idéologique d'état. Avec l'observation suivante que ce qui distingue un appareil idéologique d'état de l'appareil répressif d'état, c'est la différence fondamentale suivante : l'appareil répressif d'état fonctionne à la violence, alors que les appareils idéologiques d'état fonctionnent à l'idéologie.

Autre chapitre : l'architecture fait problème dans notre société, c'est-à-dire, suscite le réexamen de ce qui paraissait familier et évident. Si l'on accepte ce problème, ça voudrait dire qu'il faudrait examiner dans cet enchevêtrement de contradictions, de difficultés à séparer les différentes questions, si il n'y a pas des schémas simples qui peuvent être avancés.

Il me semble qu'on pourrait dire comme premier schéma le rapport de l'architecte avec l'architecture et comme deuxième schéma le rapport de l'architecture avec la société. (On voit très bien du reste que ces deux schémas ne sont pas indépendants l'un de l'autre, puisque l'un commence où l'autre finit.) Ce qui revient à dire : comment parler d'architecture actuellement, en somme, comment faire de la critique architecturale ? Mais dire tout simplement que la critique d'architecture est l'étude des œuvres d'architecture c'est considérer la critique, dès le départ comme un art, et non comme une forme de savoir ; le domaine où s'exerce une technique est

nécessairement empirique, il est donc facile d'en faire un commencement et de le prendre pour point de départ. Toute activité de raisonnement a naturellement tendance à se présenter à nous au départ comme un art. Dans la pratique théorique des sciences, l'objet des sciences ne vient pas d'abord, mais après coup. En somme, il n'y a pas de données immédiates de la connaissance. Une connaissance rigoureuse doit, par principe, se garder de toute forme d'empirisme. L'objet de recherche n'est pas déposé comme ça, devant les yeux qui l'inspectent. Le savoir, ce n'est pas simplement le fait de voir.

Connaître, c'est constituer un savoir neuf, c'est-à-dire un savoir qui ajoute à la réalité dont il parle, quelque chose d'autre. Enfin, ça c'est les idées d'Althusser, « considérer la connaissance comme production ». L'œuvre de l'architecte ne s'énonce pas dans les termes d'un savoir, c'est sûr, mais l'acte de l'architecte peut bien par ailleurs être l'objet d'un certain savoir. A mon sens, jusqu'ici, les critiques d'architecture se sont surtout définis comme des spécialistes de goût ; ils ne se trompent jamais.

Mais, dans la mesure justement où ils cherchent à représenter cette réalité moyenne qu'est le goût, en fait ils se trompent toujours parce que leur travail qui ne produit pas un savoir au sens strict du mot savoir, échappe au contrôle de toute rationalité. L'art critique, en architecture, se contente d'appliquer des principes extérieurs dont il ne peut donner la raison lorsque la critique fonde son activité sur des règles, traite son objet, l'architecture, comme un produit de consommation, elle prépare, elle oriente, l'usage de ce qu'elle considère comme une réalité donnée, toute faite, empiriquement proposée à son regard,

et elle résout le problème de l'arrivée, de cette chose, de sa constitution une fois pour toutes en l'attribuant au fait nécessairement mystérieux d'une création. En somme, ces critiques qui essayent simplement de fixer le but, proposent uniquement des règles de consommation.

Et il est certain que la production d'architecture [et] l'utilisation de l'architecture produite sont deux opérations différentes qui ne sont pas réversibles. Et il est certainement très dangereux de le mettre en doute. Il faut donc quitter ce domaine mystérieux de la création, et plutôt que d'interroger l'œuvre d'architecture sur sa profondeur mythique, il faut interroger l'œuvre sur sa réelle complexité prise dans les limites d'une stricte diversité. Celle-ci est aussi soumise à une exigence essentielle : pour dire une chose, il faut aussi qu'elle en dise une autre en même temps, qui n'est pas nécessairement tout à fait de même nature.

Le style, en architecture, permet de résoudre certains des problèmes que doit résoudre l'architecte quand il est placé devant certains choix particuliers, l'emploi de tel ou tel matériau : béton brut ou pas, par exemple, telle ou telle technique, telle ou telle répartition des espaces, ces choix peuvent être expliqués, mais avant d'être ainsi justifiés, il faut qu'ils soient effectués, or, l'activité de l'architecte n'est ni seulement, ni directement régie par des lois du style, définies pour elles-mêmes, mais, au contraire, c'est elle, l'activité de l'architecte, c'est elle qui détermine ces lois. L'architecte n'est pas quelqu'un qui applique un style le sachant, ou ne le sachant pas ; son œuvre n'est pas une stricte application.

L'architecte rencontre certains problèmes spécifiques auxquels il apporte en construisant une solution, au contraire de ceux que pose le style, ces problèmes et la solution qui les constitue effectivement ne sont jamais des problèmes simples. Toujours l'architecte doit résoudre plusieurs problèmes à la fois à des niveaux différents ; aucun choix ne va jamais par lui-même ; une des raisons essentielles de cette complexité est que l'œuvre d'architecture ne vient jamais seule, elle est toujours déterminée par l'existence d'autres œuvres qui peuvent appartenir à d'autres secteurs de la production ; il n'y a pas de première réalisation, ou de réalisation première si l'on préfère, ni de réalisation indépendante, absolument innocente, absolument sans conséquence.

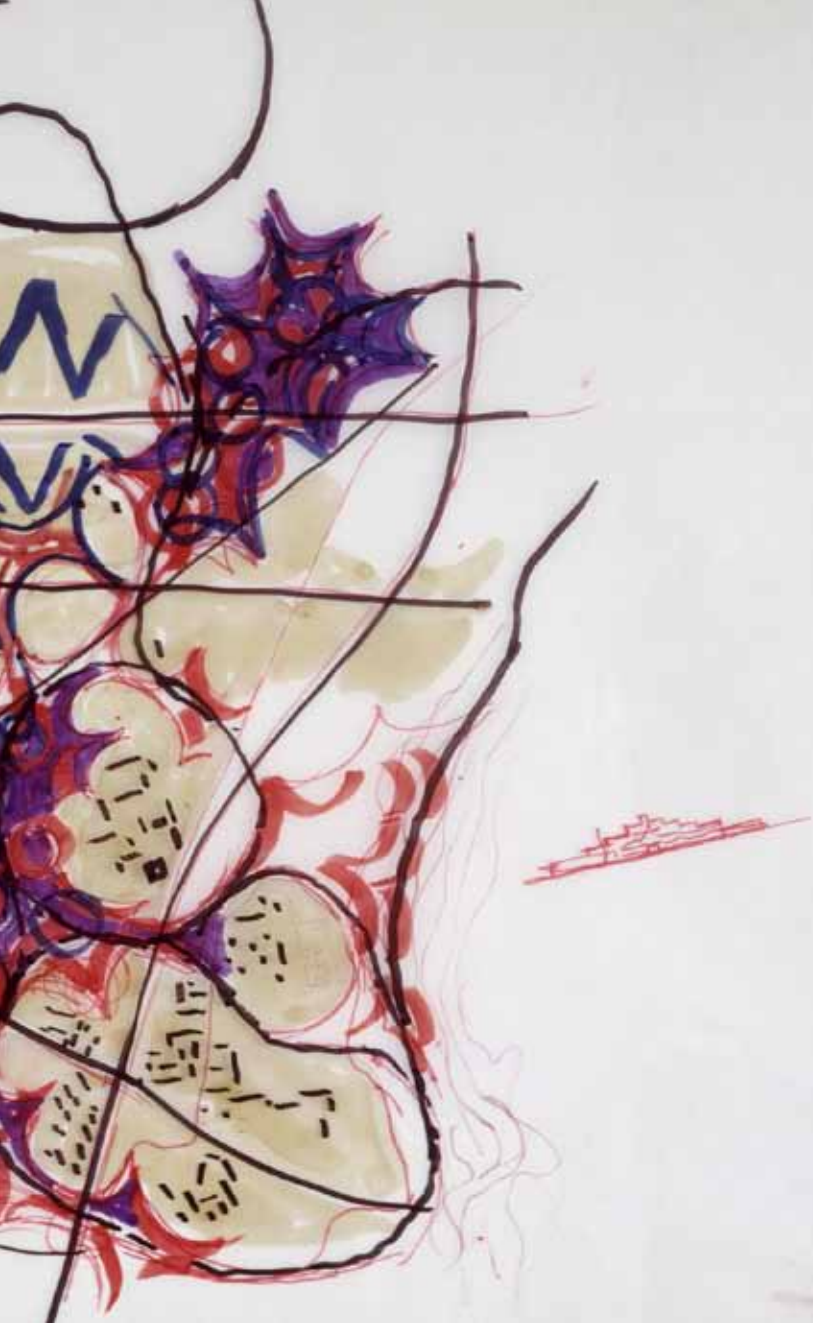
La nouveauté, l'originalité en architecture, comme ailleurs, du reste, se définit toujours par des rapports ; ainsi, la réalisation en architecture est-elle toujours le lieu d'un échange ? Voir, savoir voir, une production d'architecture, c'est ne rien laisser échapper de cette multiplicité. Il ne s'agit pas de percevoir une structure latente pour laquelle l'œuvre d'architecture serait comme un indice, mais de constituer cette absence, ce manque autour duquel se joue une réelle complexité. Alors peut-être pourront être précisées les formes d'illusions qui ont retenu jusqu'à maintenant la critique architecturale dans les liens de l'idéologie : le beau et le laid, les belles proportions, l'illusion du secret mythique, l'illusion de l'harmonie. Dès lors la vraie question critique en architecture n'est pas : qu'est-ce que l'architecture, si l'on veut, qu'est-ce qu'on fait quand on fait de l'architecture ? Ou quand on la regarde ? Mais à quel type de nécessité renvoie l'œuvre

d'architecture, c'est-à-dire, de quoi elle est faite, qui lui donne sa réalité ? La question critique doit porter sur la matière travaillée et sur les moyens qui la travaillent, ou encore au projet d'un art de voir, d'un art d'habiter, est-il possible de substituer celui d'une critique positive, critique positive qui nous dise à quelle condition une construction est réalisée. Si l'on se tourne vers la science, celle-ci nous montre comment elle procède dans l'examen de ces objets d'étude. Elle ne fait pas que les interpréter simplement, elle les transforme ; elle les transforme en leur attribuant une signification qu'ils n'avaient pas au départ, au début de leur étude.

Un exemple : dans le mouvement des corps qui tombent, les corps n'avaient pas la vocation de tomber et encore moins d'obéir à une puissance surnaturelle des lois de la nature contrôlées et organisées par un roi ; les corps sont tombés longtemps et tombent toujours sans énoncer la loi de la chute des corps, l'énoncée de cette loi était le travail de la science, elle ne pouvait être énoncée, elle ne pouvait être recherchée qu'à côté des corps eux-mêmes, et non pas en eux, mais sur un tout autre terrain, sur le terrain scientifique.

« S'il se passe quelque chose dans les sciences c'est qu'elles ont un objet dont elles peuvent approfondir la connaissance ce qui leur donne une histoire ».

Louis Althusser



Une oeuvre d'architecture doit être interrogée sur sa complexité

27 mai 1974

Dans l'examen des productions d'architecture, la tendance actuelle s'attache uniquement à définir le but. Une telle attitude ne peut faire naître une nouvelle pratique de l'architecture ; elle n'est capable que de lancer des règles de consommation.

Une œuvre d'architecture doit être interrogée sur sa complexité qui est différente pour chaque production et pas seulement sur le style.

Le style permet d'expliquer certains des problèmes que doit résoudre l'architecte, notamment lorsqu'il est placé devant certains choix particuliers des techniques de la construction. Dans ses rapports avec l'architecture, l'architecte ne fait pas qu'appliquer des lois du style ou répondre à des problèmes de style. Au contraire dans le cas d'une œuvre d'architecture c'est le travail de l'architecte qui détermine ces lois. Dès lors ce travail n'est pas une simple application, il se situe sur des problèmes qui ne sont jamais simples. Les choix ne se font pas par eux-mêmes, une œuvre d'architecture n'est pas isolée, elle subit l'influence d'autres œuvres qui ne se situent pas toujours dans l'architecture.

Présenter l'architecture comme l'œuvre d'un génie est une mystification. Expliquer les insuffisances des productions de l'architecture uniquement par le manque de génie est une tricherie.

Ces deux attitudes conduisent à l'impuissance dans la détermination des insuffisances de l'architecture et maintiennent l'examen des solutions produites dans les limites de l'idéologie du beau et du laid.

L'architecture a une histoire, c'est l'histoire d'une société vue à travers l'histoire d'une de ses productions, tout ce qui touche à l'organisation physique de l'espace.

Une nouvelle pratique de l'architecture ne peut naître que d'une prise de conscience de son mode d'être. Il ne s'agit plus de faire preuve d'habileté pour résoudre les nouveaux problèmes sous la domination des intérêts privés, mais de mettre en évidence la domination de l'idéologie sur les productions d'architecture et sur les théories qui servent de base à ces productions. Il n'est pas question de se satisfaire, sous une influence idéologique du moment, de la juxtaposition d'un nouveau concept à la pratique existante. Je pense important d'insister sur l'évidence suivante : la juxtaposition d'un concept nouveau à un ensemble de concepts existants ne change pas pour autant le contenu de la théorie ancienne sauf dans le cas où le concept nouveau se combine d'une façon systématique à l'ensemble de concepts créant ainsi un nouvel ensemble qui est en somme un nouveau terrain de recherche.

Introduire le concept de mobilité de l'architecture à la pseudo-théorie de la Charte d'Athènes ne change rien au

contenu de celle-ci, quelque soit l'importance évidente de la prise en compte de la mobilité.

De même, remplacer dans la théorie actuelle, la méthode du zoning par le mélange des fonctions ne peut permettre la naissance des solutions nouvelles de l'architecture.

Ce qui devrait caractériser l'évolution dans l'architecture, c'est une orientation vers un assouplissement dans son utilisation, c'est des dispositions (solutions) qui lui permettent d'accroître toujours plus ses relations avec son milieu et d'étendre ainsi son action. Dans cette perspective, les solutions d'architecture doivent être des combinatoires qui répondent à l'existence de la complexité.

Concevoir l'architecture comme combinatoire est déjà la formulation d'un ensemble de concepts qui reste à déterminer. Dans cette détermination, il est impossible de formuler d'emblée des nouveaux concepts.

Ceux-ci ne peuvent être bien souvent que le résultat d'attitudes subjectives (à partir de données objectives) qui amènent à formuler des idées générales et c'est dans l'examen de plus en plus rigoureux (y compris dans la pratique) de ces idées générales que peuvent être formés les nouveaux concepts. Il est nécessaire de se baser au départ sur une idée fondamentale, d'une apparence évidente et même d'une nécessité absolue pour concevoir l'architecture comme des combinatoires, cette idée est le concept de complexité. De ce concept peuvent être déduits d'autres concepts. Tel celui de structure avec toutefois une réserve qui est de ne pas considérer ces ensembles

à structure comme des ensembles obligatoirement finis. La complexité dans l'architecture permet avant tout de satisfaire la diversité humaine.

Lorsqu'on m'a proposé de participer à la rénovation du centre ville d'Ivry en 1968, son organisation était déjà définie par un plan d'ensemble et un premier bâtiment de logements déjà réalisé. Je fus chargé de la construction de 80 logements I.L.N. et d'un centre commercial dont l'implantation était définie sur le plan d'ensemble. Il était aussi question d'un centre culturel qui était sensiblement la maison de la culture de Grenoble.

J'ai posé les questions : pourquoi un centre commercial, pourquoi un centre culturel ? Pourquoi ne pas chercher des solutions architecturales où serait prise en compte la complexité en combinant les éléments du programme... Il existe des liens étroits entre les problèmes sociaux et l'architecture. Mais je considère qu'il existe une autonomie relative de l'architecture (organisation de l'espace) et une action en « retour » de celle-ci sur les conditions sociales. Une solution d'architecture n'est jamais sans influence sur la pratique sociale.

Je serais certainement démenti par certains sociologues qui à tout prix affirment que l'organisation de l'espace n'a aucune incidence sur le comportement. Je ne peux rien prouver, mais il est tout de même permis de constater certaines réalités à partir de ces 80 logements habités maintenant depuis un an et demi.

La parole architecturale

La production d'architecture connaît actuellement une activité parallèle, celle du discours (« l'architecture parlée »).

Dans cette activité, il serait intéressant de comprendre la nécessité de ces discours, et le lien qu'ils peuvent avoir entre eux. Existe-t-il une loi de tous ces discours ? Et surtout qui parle, qui a le pouvoir de parler? Ces discours de l'architecture, (la parole architecturale) ne viennent pas de n'importe qui. Ils ne peuvent pas être dissociés de ceux qui les tiennent et qui dans notre société sont dotés du droit de les formuler ; droit qui en retour donne aux discours leur pouvoir, leur efficacité, leur prétention à décider de l'organisation spatiale pour les autres hommes. Ce pouvoir qui n'a d'autre existence que dans les discours, se retrouve dans l'exercice de la profession d'architecte.

Le statut de la profession d'architecte qui donne corps à cette profession, détermine le pouvoir des architectes dans leur activité du discours. Le statut de l'architecte n'étant pas le résultat de la pratique du discours mais plutôt défini par une partie de l'organisation de l'État ; un tel examen pourrait établir quelques connaissances sur la pratique des architectes et ses liaisons avec le pouvoir.

Mais ce n'est pas le chemin que je compte prendre dans ce bref examen de certains « problèmes » de l'architecture.

L'architecture fait problème dans notre société, c'est-à-dire suscite le réexamen de ce qui paraissait familier et évident. Si l'on accepte ce problème, il devrait être intéressant d'examiner dans l'enchevêtrement de contradictions, de difficultés à séparer les différentes questions, s'il n'y a pas de schémas simples qui puissent être proposés. Il semble que l'on pourrait retenir comme premier schéma : le rapport de l'architecte avec l'architecture, et comme deuxième schéma : le rapport de l'architecture avec la société. (Ces deux schémas ne sont pas indépendants l'un de l'autre.)

Avancer ces deux schémas revient à se poser la question : comment parler d'architecture actuellement ? Ou mieux comment faire de la critique architecturale ? Ce n'est pas l'étude des œuvres d'architecture dans laquelle le raisonnement serait considéré comme un art, mais l'étude capable de dégager des connaissances. Dans cette attitude, l'œuvre d'architecture n'est pas considérée comme un objet soumis à l'inspection. Il s'agit de produire quelque chose qui ajoute à la réalité de l'œuvre examinée. Sans cette production, il me semble impossible de sortir de l'incapacité actuelle à aborder les problèmes posés dans l'architecture. Cet examen ne peut être laissé aux spécialistes du goût (la parole architecturale) qui considèrent l'architecture uniquement comme un produit de consommation. « La parole architecturale » se nourrit de principes extérieurs et son rôle est alors de préparer, de déterminer l'usage de ce qu'elle considère comme un objet tout fait ; mystérieusement comme un produit de la

création « architecturale ».

En ne s'attachant qu'à définir le but, « la parole architecturale » n'est capable que de produire des règles de consommation.

La critique doit interroger l'architecture sur sa complexité qui est différente pour chaque production et pas seulement sur le style.

Le style permet d'expliquer certains des problèmes que doit résoudre l'architecte quand il est placé devant certains choix particuliers ; tel que l'emploi de tel ou tel matériaux telle ou telle technique de mise en œuvre. Dans les rapports avec l'architecture, l'architecte ne fait pas qu'appliquer des lois du style ou répondre à des problèmes de style. Au contraire, c'est l'activité de l'architecte qui détermine ces lois. La production de l'architecte n'est pas une rigoureuse application ; elle se trouve placée devant des problèmes qui ne sont jamais simples. Les choix de l'architecte ne se font pas par eux-mêmes, une œuvre d'architecture n'est pas isolée, elle subit l'influence d'autres œuvres qui, dans certains cas, se situent dans d'autres secteurs que ceux de l'architecture.

L'Architecture a une histoire, c'est l'histoire d'une société vue à travers l'histoire d'une de ses productions, tout ce qui touche à l'organisation physique de l'espace.

Présenter l'architecture comme l'oeuvre d'un génie est une mystification. Expliquer les insuffisances des solutions de l'architecture uniquement par le manque de génie est une tricherie.

Ces deux attitudes conduisent à l'impuissance dans

la détermination des « manques » de l'architecture et maintiennent la critique dans les limites de l'idéologie du beau et du laid, des belles proportions.

La critique doit se baser sur la complexité d'une production d'architecture, elle doit montrer non pas comment elle est faite mais de quoi elle est faite, ce qui lui donne son existence, à quelle condition elle est réalisée.

Une nouvelle pratique de l'architecture ne peut naître que d'une prise de conscience de son mode d'être. Il ne s'agit plus de faire preuve d'habileté pour résoudre les nouveaux problèmes sous la domination des intérêts privés, mais de mettre en évidence la domination de l'idéologie sur les productions d'architecture et sur les théories qui servent de base à ces productions.

Pour revenir sur les pseudo-théories dénoncées dans le développement précédent et dans lesquelles, sous l'influence idéologique, est juxtaposé un nouveau concept à la théorie existante sans que celle-ci soit changée, je pense important d'insister sur l'évidence suivante : la juxtaposition d'un concept nouveau à un ensemble de concepts existants ne change pas pour autant le contenu de la théorie ancienne sauf dans le cas où le concept nouveau se combine d'une façon systématique à l'ensemble de concepts créant ainsi un nouvel ensemble qui est en somme un nouveau terrain théorique.

Introduire le concept de mobilité de l'architecture à la pseudo-théorie de la Charte d'Athènes ne change rien au contenu de celle-ci, quelque soit l'importance évidente de la prise en compte de la mobilité.

De même, remplacer dans la théorie actuelle la méthode du zoning par le mélange des fonctions ne peut permettre la naissance des solutions nouvelles de l'architecture.

La ville est le résultat d'une combinaison d'éléments de plus en plus élaborée. Cette combinaison donne à la ville une complexité grandissante, la complexité est le signe même de l'évolution, elle découle de l'articulation de structures qui dépendent les unes des autres.

Ce qui devrait caractériser l'évolution dans l'architecture, c'est une orientation vers un assouplissement dans son utilisation, c'est des dispositions (solutions) qui lui permettent d'accroître toujours plus ses relations avec son milieu et d'étendre ainsi son action. Dans cette perspective, les solutions d'architecture doivent être des combinatoires qui répondent à l'existence de la complexité de la ville.

Concevoir l'architecture (dans ces solutions) comme combinatoire est la formulation d'un ensemble de concepts qui reste à déterminer. Dans cette détermination, il est impossible de formuler d'emblée ces nouveaux concepts.

Ceux-ci ne peuvent être bien souvent que le résultat d'attitudes subjectives (à partir de données objectives) qui amènent à formuler des idées générales et c'est dans l'examen de plus en plus rigoureux (y compris dans la pratique) de ces idées générales que peuvent être formés les nouveaux concepts. Il est nécessaire de se fonder au départ sur une idée fondamentale, d'une apparence évidente et même d'une nécessité absolue pour concevoir l'architecture comme des combinatoires, cette idée est le

concept de complexité urbaine. De ce concept, peuvent être déduits d'autres concepts. Tel celui de structure avec toutefois une réserve qui est de ne pas considérer ces ensembles à structure comme des ensembles obligatoirement finis.

La complexité dans l'architecture permet avant tout de satisfaire la diversité humaine.

Ce concept de diversité humaine qui n'est plus à admettre implique d'admettre que la diversité est réductible, sinon nous tomberons dans la nomenclature des systèmes particuliers et l'activité de l'architecture se bornera à comparer et à classer et à ne prendre en compte que les ressemblances.

La structure implique les différences, l'architecture se doit de les interpréter sinon elle sera réduite à se contenter de la banalité.

L'architecture fait problème

L'information Municipale
N°76.05 mai 1976

L'architecture fait problème, c'est-à-dire qu'elle suscite le réexamen de ce qui paraissait jusque-là évident.

Si l'on accepte ce problème, il me semble possible de l'examiner sous la forme de deux questions simples :

- première question : le rapport de l'architecte avec l'architecture ;

- deuxième question : le rapport de l'architecture avec la société.

Ces deux rapports sont très liés l'un à l'autre puisque le deuxième commence quand le premier finit. Poser ces deux questions revient à en poser une troisième : comment parler d'architecture ou, si l'on veut, comment faire de la critique architecturale.

Il ne suffit pas de dire que la critique architecturale est l'étude des œuvres d'architecture sinon nous serons conduit à considérer la critique uniquement comme un art ; la critique doit être capable de produire quelque chose qui s'ajoute à l'œuvre examinée. Il ne s'agit pas de faire confiance aux spécialistes du « bon goût » qui font de l'architecture un produit de consommation. Ceux-ci

ne s'emploient qu'à déterminer ou à préparer l'usage des solutions d'architecture, en somme à produire des règles de consommation pour la tranquillité des marchands.

La critique doit interroger l'architecture sur sa complexité qui n'est pas la même pour chaque œuvre ; elle ne doit pas s'occuper uniquement des formes.

Dans ses rapports avec l'architecture, pour l'architecte, les formes permettent d'expliquer certains des problèmes qu'il doit résoudre quand il est placé devant certains choix particuliers liés à la production des espaces ou à l'emploi des techniques.

Dans ces rapports avec l'architecture, l'architecte ne fait pas qu'appliquer des lois de l'organisation des formes ou se préoccuper uniquement des formes.

C'est au contraire son travail qui détermine ces lois. Le travail de l'architecte n'est pas une simple application, il se trouve placé devant des problèmes qui ne sont jamais simples. Le plus souvent les choix de l'architecture se situent en dehors d'elle-même. C'est une tricherie que d'expliquer les insuffisances de l'architecture uniquement par le manque de génie.

Architecture et société

Pour les rapports de l'architecture avec la société je dirai qu'il existe des liens étroits entre les problèmes sociaux et l'architecture. Il existe une histoire de l'architecture qui est l'histoire d'une société visible dans tout ce qui touche l'organisation physique de l'espace, ce qui en tant qu'espace s'utilise, s'habite, se regarde.

Il n'existe pas de réalisation innocente sans signification, sans conséquence. Ne s'attacher qu'aux formes extérieures de l'architecture et prétendre le « signifié » (rapports sociaux) secondaire est un moyen pour empêcher ceux, qui utilisent de se poser certaines questions sur les problèmes sociaux.

A l'opposé, ne prendre en compte dans l'architecture que le « signifié » est aussi un trucage et cette attitude conduit à l'improduction. Les oeuvres d'architecture dans leur forme sont des produits d'une société au même titre que toutes les productions des autres pratiques. Mais l'apparition de telle ou telle forme ne découle pas uniquement des rapports sociaux.

Une œuvre d'architecture doit être examinée dans toute sa complexité et il peut être mis en évidence les raisons et les moyens employés. S'il est vrai qu'un espace prend en partie sa signification des rapports sociaux qui s'expriment à travers lui ; il est vrai aussi que ce même espace peut, du fait de sa forme, avoir des effets déterminants sur les comportements donc sur la pratique sociale.

Les volumes intérieurs et les espaces d'un logement ne sont pas produits par les rapports sociaux, ils sont les produits d'une solution d'architecture.

Cette production d'architecture subit des influences de contenu économique, idéologique, politique, social, mais pour ces mêmes conditions il peut y avoir en réponse plusieurs solutions et qui ne seront jamais sans influence sur la pratique sociale.

Notre époque est placée dans la situation critique où

l'ampleur des problèmes qui ne peuvent trouver leur solution que dans l'architecture sont traités par la pseudo-architecture, c'est-à-dire la construction et, de ce fait, restent sans réponse.

La tendance économique actuelle détermine les choses utiles et nécessaires, les limites du possible sur des bases uniquement spéculatives. La spéculation ne peut être le but de la ville ; elle exclue les besoins des hommes qui ne sont admis que dans certaines fonctions sélectionnées. Il en découle l'inquiétude et l'indifférence des habitants devant les problèmes d'architecture.

Au cœur du tumulte de nos villes, nous devons rechercher l'ossature de la société de notre époque, au niveau de l'architecture c'est faire preuve d'imagination mais c'est aussi poser le problème à partir d'un ensemble de choix et d'objectifs concernant l'avenir des villes et le mode de vie qui s'y développera.

Il ne s'agit plus de faire preuve d'habileté pour résoudre les nouveaux problèmes techniques sous la dictature des intérêts privés. Dans le développement anarchique, les problèmes de la vie urbaine ne peuvent trouver leur réponse dans l'esprit d'invention de solutions partielles.

Le public (les habitants) reçoit les solutions d'architecture comme des dommages inévitables, décourageants et en vient à rejeter, sans juger, les propositions de l'architecture moderne à travers des expressions comme « univers de béton - blocs de verre, etc. » Cette résistance du public aux solutions de l'urbanisme moderne est soigneusement récupérée par les tendances passéistes et toute une entreprise idéologique

se développe pour éviter que ne soit mis en évidence les manques ou les erreurs des décisions politiques.

Une simplification dangereuse de la réalité

En réalité cette préférence pour les villes anciennes façonnées par le temps ne prend de l'importance que dans la mesure où le présent proposé par l'urbanisme n'est pas satisfaisant. J'interprète cette résistance comme le signe positif d'un refus de la méthode d'urbanisme basé sur la séparation et la juxtaposition qui préside à la production actuelle de l'architecture.

Cette méthode d'urbanisme réduit la ville à quatre fonctions simples : habiter - travailler - circuler et se cultiver le corps et l'esprit. Aussi attirante qu'elle puisse paraître par sa grande simplicité, sa facilité à diviser la ville en quelques éléments qui sont ensuite organisés dans des unités fonctionnant sur elles-mêmes, cette méthode ne peut donner naissance aux organismes complexes qui constituent les villes que nous trouvons vivantes.

Concevoir la ville comme étant un centre autour duquel rayonne un certain nombre d'unités est l'erreur d'une simplification exagérée. Une ville n'est pas uniquement un centre, ou une juxtaposition de quartiers, c'est une organisation complexe, dans laquelle la naissance d'un centre ne peut être uniquement le fait d'une décision autoritaire fixé par un plan d'urbanisme (fut-il rationnel) mais le résultat d'une personnalisation par les habitants eux-mêmes de telle ou telle partie de la ville.

Nous pourrions montrer les échecs de cette méthode dans la réalisation des grands ensembles et cités-

dortoirs, des super-centres commerciaux, culturels ou administratifs.

Dans une ville se combinent un grand nombre d'éléments qui ne peuvent être limités à quatre.

Avec un esprit de simplification à tout prix, l'urbanisme divise la ville en secteurs fonctionnels ; la vie urbaine n'est pas prise dans sa complexée, seuls sont pris en considération certains comportements des habitants.

Nous n'avons jamais à faire dans la réalité à l'existence pure de sa simplicité ; le simple n'existe que dans une organisation complexe.

Une ville est le résultat de la combinaison d'éléments de plus en plus élaborés. La complexité de la ville découle de l'articulation d'organisations qui sont subordonnées les unes aux autres ce qui devrait caractériser l'évolution dans l'architecture c'est une orientation vers un assouplissement dans son utilisation, c'est des dispositions (solutions) qui lui permettent d'accroître toujours plus ses relations avec son milieu et d'étendre ainsi son action.

Dans cette perspective les solutions d'architecture doivent être le résultat de combinaisons qui répondent à l'existence de la complexité.

La complexité n'est pas une maladie c'est le signe même de l'évolution. Par contre, la juxtaposition apporte souvent des solutions qui par leur complication gratuite ou très spécialisée, empêche toute possibilité d'évolution.

Reconnaître et admettre la complexité de l'organisation de la ville dans la pratique de l'architecture c'est pour moi,

attribuer à l'architecture le rôle de satisfaire la diversité humaine. Depuis l'échec des théories racistes, il semble évident que la diversifié humaine soit admise.

Mais il y a un choix à faire qui porte sur le rôle, si l'on veut sur l'objet de l'architecture.

Reconnaître la diversité humaine c'est admettre que la diversité est réductible, sinon on tombera obligatoirement dans tes méthodes que l'on semble nous imposer en urbanisme, à savoir, la diversité étant irréductible, il me reste plus qu'a rendre compte de systèmes particuliers, en somme à comparer, à classer en catégories.

A ce moment-là, notre rôle se contentera de noter tes phénomènes communs à ces différents systèmes ; ce sera même la seule idée générale qu'on sera capable de dégager.

C'est aller à l'encontre de la diversité puisque finalement c'est ne rechercher dans des choses différentes seulement ce qui les réunit, c'est-à-dire les ressemblances.

Sur de telles bases, l'architecture comme toutes autres disciplines dont le but premier, sinon le seul, est d'interpréter des différences perdra tous ses moyens et devra se satisfaire du banal qu'elle produit.

Concevoir la ville comme une organisation complexe est peut être une utopie dans la mesure où il n'existe pas d'organisation politique capable de tenir compte de la complexité de la vie urbaine :

- complexité de la médecine par exemple qui ne peut être traitée uniquement par la réalisation de centre

hospitalier sans tenir compte de toutes les ramifications sociales de la pratique de la médecine ;

- complexité de la culture qui ne peut se satisfaire de la réalisation d'un super-centre culturel ;

- complexité de l'enseignement - des liaisons habitat-travail ;

- complexité des relations entre les habitants qui ne peuvent être résolues par l'utilisation du réflexe conditionné, etc.

Une prise de conscience est indispensable

Une nouvelle pratique de l'architecture ne peut apparaître que d'une prise de conscience de son mode d'être. Cette prise de conscience l'amènera à reconnaître qu'elle n'est que résultante d'une politique, qui pour la pratique actuelle de l'architecture se résume à servir les intérêts d'une technique sans participer aux fins et au sens dans la société. Tout semble se passer comme si l'architecture n'avait la possibilité de poser des problèmes que pour justifier des solutions qui sont connues d'avance et imposées par des intérêts situés en dehors d'elle-même.

L'architecture ne pourra fournir de réponses valables aux problèmes que pose notre époque, qui si elle n'est plus considérée comme le larbin d'une politique au jour le jour. S'il lui est reconnu le droit à une indépendance relative qui lui permette de produire et de progresser dans un ensemble de données politiques et sociales sans qu'elle soit réduite à une simple gesticulation et à abandonner les exigences qui sont les siennes.

Les solutions de l'architecture qu'attendent nos villes grandes ou petites et leurs habitants ne tomberont pas du ciel par la volonté d'un prince ; elles naîtront d'un travail continu qui s'opposera obligatoirement aux idées en place et à leur « évidence » et devra s'appuyer sur l'impossible non formulé.

Ce travail qui ne peut compter que sur ses propres forces se heurtera bien souvent à la « bonne conscience » de certains décideurs (qu'ils soient politiques, publics ou privés, techniciens, administratifs ou juridiques, mais tous nantis d'un pouvoir sur le choix des solutions).

Il est important de dire que cette « bonne conscience » ou si l'on veut cette « grande sûreté » de certains dans l'examen des solutions d'architecture n'est pas innocente.

Cette attitude consiste à s'attacher inconditionnellement au présent magnifié et n'est que manœuvre conservatrice, par crainte d'avoir à aborder une nouvelle définition des besoins des habitants.

Gino 1973

AUTRE HABITAT
AUTRE MODE DE VIE?

Autre habitat, autre mode de vie ?

Avenir 2000
N°40 3e trimestre 1977
Interview de Gritti Haumont

La rénovation du Centre d'Ivry, dans la banlieue Sud-Est de Paris, qui a débuté en 1968 et se poursuit encore aujourd'hui, s'est effectuée selon une conception de l'urbanisme passablement originale. Le résultat de cette rénovation fait qu'on peut se poser les questions suivantes : quelles sont les possibilités offertes par cette nouvelle organisation de la ville ? La souplesse du type d'habitat proposé a-t-elle une influence sur le comportement et le mode vie des habitants ? Jean Renaudie, l'un des artisans de cette rénovation, répond ici aux questions de 2000.

2000 – Vous avez appliqué à la rénovation du centre d'Ivry des conceptions assez originales. Pour vous, comment doit-on aujourd'hui et à l'avenir envisager un centre-ville ?

J.R. – Le cas d'Ivry n'est pas aussi simple. Je ne suis pas à l'origine de la rénovation d'Ivry. Des études, effectuées plus tôt, ont défini l'organisation d'ensemble, le périmètre de rénovation, l'ampleur du programme et les premiers plans-masse. Je suis donc arrivé en cours de réalisation et on m'a chargé d'étudier certaines parties : la réalisation de 80 logements sociaux et du centre commercial qui figurait dans les études d'ensemble déjà

définies. En ce qui concerne le centre commercial, ma première réaction a été la suivante : pourquoi faire un centre commercial ? Était-ce vraiment une solution pour le centre d'Ivry que de réaliser un grand parallélépipède, dans lequel on entre d'un côté, on sort de l'autre, et où seraient regroupés tous les programmes commerciaux nécessaires à la zone ? Il me semblait plus intéressant d'essayer de produire une solution architecturale dans laquelle, bien sûr, les programmes commerciaux seraient inclus, mais où ils seraient combinés avec tous les éléments constitutifs du centre-ville, c'est-à-dire des logements, des bureaux et des lieux de travail, des locaux pour articles services administratifs.

L'idée est donc de trouver des solutions architecturales dans lesquelles on combine le maximum d'activités différentes. C'est une position qui s'oppose à la pratique générale de l'urbanisme actuel, qui consiste à séparer les activités en secteurs spécialisés. Au contraire, dans le cas d'Ivry, il y a ce souci de combinaison qui aboutit à une très grande complexité dans l'organisation des fonctions. Je ne crois pas en effet qu'une solution basée sur la simplicité ou la simplification puisse donner de bons résultats en urbanisme. Pour moi, il ne peut y avoir de bonne solution que dans la mesure où elle tient compte d'une certaine complexité ; car les relations sociales en milieu urbain ne sont jamais simples et jamais juxtaposées les unes aux autres : elles s'interpénètrent et se superposent. Si l'on tient compte de cette préoccupation, il y a un peu plus de chances d'aboutir à des solutions qui répondent mieux, ou qui fassent moins obstacle, au déroulement normal de la vie sociale. Vouloir à tout prix simplifier les

problèmes posés dans l'organisation de la ville, c'est, à mon sens, aller à l'échec. Par exemple, en ce qui concerne la culture : vouloir régler les problèmes culturels par simple juxtaposition de programmes définis uniquement en fonction de certains besoins, c'est passer à côté de dimensions plus complexes de la vie culturelle, dues à l'imbrication des relations multiples entre ce qui est culturel et ce qui ne l'est pas.

Ceci peut paraître très prétentieux et très ambitieux en ce qui concerne Ivry ; en réalité c'est un point de vue relativement modeste. Au départ, naturellement, il faut veiller à l'articulation des programmes entre eux, de façon à ce qu'ils soient bien coordonnés dans la réalisation. C'est aussi un peu plus délicat au niveau des statuts juridiques. Mais c'est un effort indispensable si l'on a ce souci, avec modestie je le répète, d'aboutir à une organisation physique qui soit le moins possible en contradiction avec la complexité de la vie urbaine. Ma méthode consiste, dès qu'un problème urbanistique est posé, à l'amplifier, non pas en grossissant son importance, mais en tenant de rechercher toutes les dimensions qui n'apparaissent pas toujours dans le programme tel qu'il est défini. Par cette démarche, on se situe sur un terrain plus favorable à la naissance de solutions imaginatives, quand il s'agit de trouver les formes adéquates de l'utilisation de l'espace.

2000 – Ce souci vous amène donc à définir l'avenir de la ville...

J.R. – C'est une question difficile que celle de l'avenir des villes, car on tombe facilement dans une sorte de schématisme. La ville représente une organisation

physique très complexe, une combinaison d'éléments extrêmement différents. Les villes que l'on trouve agréables, vivantes, telles que les petites villes que l'on rencontre en Europe ne sont jamais le résultat d'une organisation simple en termes urbanistiques, d'une juxtaposition simpliste d'éléments. La ville, surtout aujourd'hui, est une combinaison de structures de plus en plus élaborées, la réunion de toutes les énergies à la base de tous les éléments constitutifs, même celles qui sont en attente à l'intérieur de ces éléments.

La convergence de ces énergies fait qu'une ville ou un quartier deviennent harmonieux, plus agréables à vivre, grâce aussi aux formes architecturales qui procurent, elles, un plaisir esthétique. Toutes ces dimensions sont nécessaires pour aboutir à une ville digne de porter ce nom. Si je compare cette notion aux Villes Nouvelles telles qu'elles ont été conçues, il me semble que dans leur cas, on a plutôt pratiqué l'inverse. On a nié la complexité de l'organisation de la ville.

On est parti sur la base de schémas simplistes, en sélectionnant les fonctions et en répartissant les différents quartiers autour d'un grand centre dans lequel on a concentré tous les éléments qui pouvaient avoir une vocation centrale. De plus, le grand centre commercial tel qu'il est pratiqué dans les villes nouvelles a une vocation qui dépasse celle de la ville et se manifeste au niveau régional. Mais une ville n'est pas une juxtaposition de fonctions ni même de quartiers. On peut même se poser la question de savoir si un plan d'urbanisme peut décider, de façon autoritaire, de ce que sera un centre. Ce sont les habitants qui donnent à telle ou telle partie de leur ville

cette fonction de centre. J'y rajoute une autre condition, sans pouvoir démontrer sa légitimité : l'architecture et sa traduction urbanistique doivent créer un support favorable à l'intervention des habitants. Le fait de ne pas apparaître comme contraignants n'est pas suffisant.

Prenons ainsi à Paris l'exemple de Saint Germain des Près ; ce quartier joue un rôle de centre, mais sa vocation n'a pas été décidée par un plan d'urbanisme ou en vertu d'une décision administrative. Sans vouloir nier l'importance des raisons économiques, je pense que l'organisation physique de cette partie de Paris a permis à ses habitants de lui donner cette fonction de centre.

Je crois donc plus à la convergence de ces énergies là, c'est-à-dire l'intervention de l'habitant, qu'à la décision autoritaire signifiant qu'à partir du moment où on a implanté dans ce grand centre de la Ville Nouvelle l'équipement super-régional, on a abouti à une fonction de centre.

2000 – Ayant construit des logements sociaux selon des critères et des normes précises, vous êtes arrivé à une solution architecturale très ouverte par rapport aux modèles habituels. Quel était votre objectif ?

J.R. – Favoriser les relations sociales, c'est un voeu, mais qu'il reste difficile de définir en termes d'architecture. Je n'attribue pas un pouvoir démentiel à l'architecture : je ne considère pas qu'elle détermine les rapports sociaux ou qu'elle déclenche les relations sociales. Mais je ne partage pas non plus la thèse opposée, qui consiste à prétendre que les rapports sociaux font l'architecture. Les deux thèses me paraissent

fausses et conduisent toutes deux à « l'improduction » architecturale. Improduction, c'est-à-dire production de mauvaises solutions. Par contre, l'architecture ne peut être innocente : elle a une certaine influence sur les comportements et donc sur l'établissement des relations sociales. Elle peut très bien constituer un obstacle, ou, au contraire, favoriser, avec ses moyens à elle, certaines relations sociales : ne seraient-ce que de civilité, de contact, de connaissance entre les gens, tous facteurs qui comptent au nombre des rapports sociaux.

Mais cette influence réelle ne la rend pas pour autant déterminante. Partant de là, on peut affirmer que l'architecture a une certaine autonomie sociale et qu'a partir du moment où elle est produite même si elle est déterminée par de nombreux facteurs extérieurs à elle, elle a des effets qui lui sont propres. Ce qui m'intéresse le plus c'est, dans l'architecture, le part que lui donne son autonomie, c'est-à-dire celle qui a un certain poids sur le comportement.

La solution adoptée à Ivry est effectivement plus ouverte que les schémas habituels. De la même façon qu'au niveau de l'organisation de la ville, il est important de tenir compte de la complexité des fonctions urbaines, de même, au niveau de la production de logements, apparaît la nécessité de tenir compte de la complexité des relations qui constituent la famille, ou de la complexité des rapports entre habitants d'un même bâtiment ou quartier.

Avec le souci de tenir compte au mieux de ces aspects complexes, on débouche presque automatiquement sur la nécessité de créer une grande diversité. Diversité de

formes architecturales extérieures, mais aussi de plans de logements.

On ne peut imaginer qu'il existe une solution unique, une solution-type, qui réponde à de telles préoccupations. Il faut satisfaire au maximum à ce besoin de diversité : il n'y a pas deux familles identiques qui vont habiter ces logements et les relations inter-familiales ou entre habitants ne répondent pas à des modèles simples, déterminés à l'avance.

La diversité architecturale constitue donc, à mon sens, un élément susceptible de favoriser la vie commune ou semi-commune des futurs habitants.

D'où le souci d'arriver à produire des logements qui soient tous différents les uns des autres, loin du principe habituel en architecture qui consiste à produire un appartement type.

Je ne sais qui a inventé l'appartement-type, promoteurs, architectes ou constructeurs, mais c'est hélas bel et bien devenu une constante dans la pratique de l'architecture. On met au point une formule et on la répète de façon très simpliste...

Ce souci de diversité a pour conséquence l'obligation de remettre en cause les critères établis sur le logement même s'ils ne constituent pas des normes officielles. Il n'empêche qu'il existe un certain nombre de recettes, de jugements à priori sur ce que doit être un « beau » logement en termes de taille, d'utilisation de l'espace intérieur ou d'équipements. Il faut les remettre en question, non par pur souci de contestation, mais par pur

souci de comprendre ce qui se passe en réalité à l'intérieur d'un logement une fois habité, en fonction des contraintes apportées par l'architecture. Ceci vaut aussi bien en termes de formes architecturales qu'en termes de critères de fonctionnement.

2000 – En réaction contre les plans des logements classiques, la solution d'architecture adoptée ici privilégie une certaine souplesse d'utilisation. Ce lien conditionne en partie le mode de vie des occupants. Est-ce un souci de votre part de préserver l'avenir, en laissant la plus grande flexibilité au logement ?

J.R. – Ce qui fait passer ces logements pour une innovation, c'est qu'ils sont inattendus, moins au niveau du fonctionnement qu'au niveau de la forme et de l'espace intérieur. L'organisation de l'espace y est déroutante : grands espaces communs ; chambres individuelles assez petites, l'espace n'est souvent qu'à demi-fermé, il existe de multiples coins ou lieux dont la fonction n'est pas déterminée à l'avance. Tout ceci part d'une volonté, du souci de produire des différences, et non plus un logement stéréotypé. Dans l'état actuel du logement collectif, cela peut paraître déroutant, mais cette « ouverture » constitue un facteur d'attrait très positif pour les habitants. On constate actuellement, à propos des logements collectifs, un refus de la traditionnelle cage à lapins, de la triste boîte à habiter et du schématisme qui rend des logements tous semblables. Il y a en revanche une revendication qui porte sur des qualités de diversité et une réelle attente par rapport à des formules d'habitat collectif plus « ouvertes ». Cette diversité se prête à l'expression des comportements des habitants à l'intérieur de leur

logement. Le fait qu'il soit unique, puisqu'il n'y a jamais deux plans intérieurs similaires, favorise l'appropriation du logement par son occupant.

La partie commune est traitée de façon plus large que dans les modèles consacrés. Il y a davantage de fluidité en ce qui concerne l'organisation de l'espace intérieur, ce qui a une certaine influence sur les comportements familiaux.

Ceci est surtout sensible par rapport à l'attitude traditionnelle vis-à-vis des enfants. Les comportements de ces enfants sont, dans ces logements, différents de ceux des enfants qui vivent dans des logements plus classiques. Les limites des pièces restant assez floues, les enfants ont beaucoup plus tendance à envahir l'ensemble du logement, ce qui peut d'ailleurs amener des difficultés dans le déroulement de la vie familiale. Les enfants sont à la fois disponibles et consommateurs d'espace.

Ils n'ont pas de problèmes au niveau de l'utilisation des espaces, et si on les laisse libres d'aller où ils veulent, c'est toujours vers le meilleur endroit qu'ils se précipiteront. Ce type d'organisation, qui reste un peu un sujet de découverte quand on entre dans ces appartements, ces plans « désarticulés » font que les enfants participent beaucoup plus à la vie familiale que dans un logement traditionnel, où ils s'enferment assez facilement dans leurs chambres, ou parce qu'on les y enferme…

Sinon à part ces facilités offertes, ces logements ne bouleversent en rien la vie familiale. L'évolution de la famille vers une plus grande ouverture et une liberté accrue des rapports parents-enfants, que nous constatons déjà, et qui va, me semble-t-il en s'accentuant, ne peut

s'accommoder de limites trop contraignantes en termes d'espace. De plus, la souplesse des limites intérieures et la quantité d'espace mise à la disposition des habitants répondent au souci de ne pas trop enfermer l'avenir dans les structures jugées acceptables aujourd'hui, mais qui risquent de se trouver très vite dépassées.

2000 – Ce sont des appartements collectifs : ils possèdent cependant une terrasse-jardin qui les apparente au pavillon individuel...

J.R. – Cette terrasse-jardin joue un rôle très important pour les habitants. Elle est recouverte de terre, bien qu'il n'y en ait que 30 cm, mais cette épaisseur suffit pour faire pousser toutes sortes de plantes, pour peu qu'on en ait envie. Pratiquement tous les occupants de ces appartements en ont eu envie, dans la mesure où l'idée d'un jardin se rattache à toutes sortes de rêves d'enfance.

La plupart des gens ont eu ici pour la première fois la possibilité de gérer un jardin ; la famille toute entière intervient dans l'agencement de cette terrasse. C'est une impression extraordinaire et ceci ressort à travers les enquêtes menées depuis sur la façon dont les occupants de cet espace le vivent - que de voir pousser - ou crever - des plantes que l'on a soi-même choisies. Plaisir qui fait tout l'attrait du pavillon pour la moyenne des gens : pouvoir s'approprier l'espace, le marquer de ses goûts, faire croître et de se développer quelque chose.

Cette terrasse apporte aussi surface supplémentaire (puisqu'elle n'est pas comprise dans la superficie des appartements), rare dans les logements collectifs ou sociaux. Il n'est pas négligeable pour une famille de

disposer d'une surface de ce type, par exemple pour y envoyer les enfants jouer lorsqu'il fait beau…

Mais en dehors de ces considérations matérielles, elles jouent un autre rôle, et c'était celui que je voyais le plus clairement lors de la conception de cet immeuble : un rôle social. Elles facilitent les contacts entre les habitants de l'immeuble, parce que les logements sont très imbriqués les uns aux autres. On s'est arrangé dans l'organisation d'ensemble pour que d'un logement, on en voit beaucoup d'autres. La terrasse du voisin du dessus surplombe, on surplombe le voisin inférieur, tout en ayant une vision d'ensemble de toutes les terrasses.

Cette situation a de toute évidence favorisé les contacts. C'est donc à mon avis, une solution intéressante pour l'habitat collectif.

Habitant moi même un de ces logements, je sais que si je ne pouvais plus jouir de cette terrasse, quelque chose d'important me serait enlevé. Elle répond à une aspiration profonde chez les gens : s'approprier un peu de terre ; elle facilite les contacts sociaux et permet de changer le rapport de l'occupant vis-à-vis de son logement, en lui donnant un recul important puisqu'on a l'impression de voir ce logement de l'extérieur. Ceci n'est pas fondamental, loin de là, mais ces caractéristiques font que les gens ont tendance à assimiler ces logements à des maisons individuelles. Joue aussi le côté inattendu, pittoresque du logement, - je ne considère pas ce terme comme péjoratif - : les coins et recoins inhabituels font qu'on l'apparente plus à une maison, puisqu'il ne correspond pas à l'image qu'ont les gens du collectif.

Jusqu'à aujourd'hui, on n'a pas produit de vraie solution pour l'habitat collectif, si l'on compare les formules actuelles à toutes les trouvailles architecturales produites pour la maison. On s'est contenté d'empiler ou de juxtaposer des logements, sans imagination, sans recherche d'une voie qui découle de cette nécessité de grouper des familles pour les faire vivre côte à côte.

2000 – Vous avez réussi à Ivry à trouver une formule satisfaisante. Comptez-vous l'appliquer ailleurs ? Est-ce une solution d'avenir ?

J.R. – Je ne croîs pas qu'il faille exagérer ce succès : il n'y a jamais que 80 logements à Ivry. Il serait de plus horriblement dangereux de considérer ceci comme la solution rêvée, en se disant : voilà, on sait maintenant comment faire du logement collectif ; il suffit d'en couvrir la France... Je travaille pour Givors, nous avons appliqué les mêmes principes en les adaptant au site : diversité, puisque tous les logements sont différents ; terrasse-jardin, puisqu'on a même encore développé la surface de la terrasse. On a modifié quelques points qui nous paraissaient discutables à la lumière de l'expérience d'Ivry au niveau du logement : importance de la cuisine, organisation intérieure... Nous restons très limités par les surfaces, puisque ces 200 logements font partie d'une catégorie de logement social inférieure à celle de l'immeuble d'Ivry. Il y a aussi un problème de coût, puisque le logement social sous-entend des limites financières précises. Il est évident que l'innovation coûte plus cher en architecture que la reproduction de solutions déjà produites en milliers d'exemplaires. Elle nécessite aussi plus de travail préalable de la part de l'équipe

d'architectes, une intervention plus assidue de la part du promoteur, une articulation plus sophistiquée au niveau du programme. Cela demande aussi plus de travail à l'Office HLM en ce qui concerne l'attribution des logements, dans la mesure où ils sont extrêmement différents. Au niveau de la construction même, la diversité n'implique pas forcément des difficultés de réalisation. Je pourrai citer toutes sortes d'exemples où, au contraire, au niveau des chantiers, cette diversité a été à l'origine de rendements bien supérieurs en termes de qualité, à la reproduction banale de logements identiques. En effet, un autre élément compte aussi, c'est le fait que les gens qui construisent, (ouvriers ou chefs d'équipe), sont plus motivés dans la mesure où leur responsabilité est plus engagée que dans un chantier classique. Ceci joue même un rôle au niveau de l'équilibre économique d'un chantier : cet ensemble de facteurs compense, en partie, le surcroît de coût qu'entraîne toute innovation.

Que doit-être le logement à l'avenir ? Si je parle pour moi, sans me mettre à la place des autres architectes ou urbanistes, j'ai du logement certaines conceptions précises...

L'important dans un logement n'est pas tellement ce qu'on a considéré jusqu'à maintenant comme déterminant, c'est-à-dire des considérations de pur fonctionnement, mais davantage des facteurs relativement indéfinissables, ce qu'on pourrait baptiser le « contenu abstrait », c'est-à-dire le fait d'éprouver du plaisir dans un espace, dans un logement. L'important à mon sens est de donner à chacun de nous la possibilité d'exprimer ce qui n'est pas détermine, mais qui reste en attente vis-à-vis de

l'utilisation de l'espace. Nous sommes tous disponibles vis-à-vis de l'espace, de son utilisation, mais nous avons rarement l'occasion d'exprimer cette possibilité. Il faut donc essayer de produire le maximum de solutions d'architecture, aussi diversifiées que possible, de manière à ce que les occupants futurs trouvent « le » support convenable à leur imagination et à leur créativité, si j'ose ce terme, c'est-à-dire apte à favoriser leur capacité d'intervention sur l'utilisation de l'espace.

Ces idées restent bien sûr abstraites et ne mènent pas à une solution type. Elles sont simplement à la base de ce que je construis. Un architecte a d'ailleurs très peu d'idées dans sa vie d'architecte...

Une manière de bâtir
Réalisations de Jean Renaudie

AMC
Architecture Mouvement Continuité
N°45 mars 1978

Texte d'introduction de Jacques Lucan

L'architecture de Jean Renaudie dérange nos idées reçues : chez lui, pas d'utilisation des concepts de morphologie urbaine et de typologie architecturale ; au contraire une croyance en la possibilité de l'innovation. Et pourtant, aujourd'hui à Ivry, ça marche. Que Jean Renaudie n'ait pas été seul à assurer cette marche, il le sait.

Rénovation d'Ivry, rénovation de Givors, les opérations projetées sont toujours inscrites dans des tissus déconstitués à la suite de politiques dont nous n'avons plus à juger là de leur validité. Comment, dans ce contexte, s'opère le travail de Jean Renaudie ?

1 - D'abord, en partant d'une hypothèse sur la ville : les diverses activités des villes (habitations, commerces, travail...) ont toujours été imbriquées. Cette imbrication sera « l'objet » de la recherche architecturale. Cette recherche ne se fera pas sans difficultés, en particulier dans la mesure où elle prend sa place dans un contexte où se sont maintenant installés des processus de découpages fonctionnels et institutionnels.

2 - Ensuite, en prenant en compte comme l'envers de cette hypothèse : cette recherche ne devra pas chercher ses modèles dans des processus de constitution de la ville qui ont manifesté des différences spatiales qui référaient à des différences d'inscription de pouvoirs, qui résultaient de la mise en place de pouvoirs de coercition.

Le travail de Jean Renaudie s'inscrit donc comme dans un « défilé ». A entendre par là que, d'une part, ce travail se déroule entre deux hypothèses, et que d'autre part, le fil est volontairement rompu avec certains processus de constitution de la ville. Ce défilé recèle encore une autre embûche : la complexité urbaine recherchée fait référence à une constitution urbaine qui n'a jamais le plus souvent relevé d'une volonté planificatrice : la complexité (l'imbrication des activités) s'est installée dans les villes comme par mégarde, à savoir que les pouvoirs n'ont pu ou n'ont su s'en garder. Or, le travail de Jean Renaudie, travail de réinscription de cette complexité (contre les vents et les marées bureaucratiques) est la manifestation d'une volonté planificatrice, en tant que cette volonté est architecturale. Le travail de Jean Renaudie est donc un travail qui sait ne pouvoir chercher appui là où d'autres le trouvent, un travail qui s'inscrit dans un défilé à l'issue incertaine.

Pour mener un tel travail, il faut de la constance, de l'acharnement, de la vigilance aussi... Il faut savoir à quel moment choisir, de se poser la question de la validité des formes produites. Pour Jean Renaudie, cette question soutiendrait toute son attention à ce qui se vit dans l'architecture par lui projetée : Jean Renaudie habite Ivry, et ce ne peut être sans importance et sans

signification. Mais préalablement, il s'est obligé à un travail de redéfinition de chacun des éléments constituants des logements et de leurs relations : la complexité des logements est tangible et jamais inconséquente ; les terrasses aux surfaces considérables ne sont pas les tristes balcons ou loggias aux usages impossibles : ce sont des « jardins » pratiqués comme tels, les rapports entre espaces publics et espaces privés tentent toujours de se situer précisément. L'exemplarité des opérations d'Ivry (Givors n'est pas encore habité) écarte deux réserves qui pourraient se faire valoir :

1 - La première qui dirait qu'Ivry comme Givors, coûte plus cher que n'importe quelle autre opération : quand bien même cela est vrai, les surcoûts sont aussi l'enjeu d'une bataille architecturale dans laquelle Jean Renaudie n'hésite pas à investir toute sa force.

2 - La seconde qui dirait qu'à Ivry, les logements s'adressent à des classes sociales favorisées qui sont susceptibles de « vivre » la complexité des logements : quand bien même cela est faux, ce serait faire peu de cas de ce que les logements HLM proposés couramment sur le marché sont d'une pauvreté architecturale consternante ; ce serait supposer aussi qu'à ceux à qui il n'a jamais rien été octroyé, il ne leur est pas possible de sortir d'habitudes de logements qui leur furent inculquées de force.

Pour autant, de l'exemplarité des opérations d'Ivry peut être tirée une conséquence : une production, à bien des égards exceptionnelle, ne peut être banalisée. Cette conséquence, pour être tirée, s'appuierait sur une affirmation presque triviale : peu d'architectes ont

l'acharnement de Jean Renaudie, peu ont cette maîtrise et ce savoir-faire, peu vivent de façon aussi productive l'incertitude... Une banalisation ferait perdre à cette production ce qui constitue aussi ses qualités : la précision de la mise en œuvre, le jeu des matériaux, la finisse des détails, la définition de chacun des espaces... autant de qualités que l'on voit si souvent s'altérer dans la plupart des architectures « proliférantes » : si l'architecture de Jean Renaudie leur est bien souvent un modèle, elles oublient que cette architecture leur est un modèle singulier inimitable.

Jacques LUCAN

Une manière de bâtir

AMC. – Ce qui frappe au premier abord, c'est la singularité de votre production. A Ivry, où nous sommes, elle se distingue fortement des autres productions architecturales. Avant d'examiner comment elle se distingue, la première question qui se poserait serait : pourquoi cette singularité ?

J.R. – La singularité ne peut être mon souci premier, ce ne peut être un objectif mais une résultante. La singularité que que vous reconnaissez dans les bâtiments d'Ivry vient sans doute des formes inattendues. A quoi cela répond-il ? Certainement à un refus.

Refus des réponses simplistes auxquelles nous ont habitué une certaine architecture moderne, aussi bien qu'un urbanisme dit lui aussi moderne qui découle d'une application schématique d'une Charte d'Athènes qui ne faisait que reprendre sans aucune autonomie les bases définies par le développement industriel du XIXe siècle, en simplifiant la vie urbaine, et à mon avis, en empêchant la prise en compte de tout concept de l'espace urbain.

Une architecture ne peut exister que par la place qu'elle occupe et qu'elle devra gagner sur un monde déjà construit et arrogant par « l'évidence de ses solutions » - Elle ne pourra être produite qu'en opposition avec les solutions sur lesquelles elle s'appuie pour se définir.

Les quelques énoncés de l'urbanisme doivent être démasqués. Sous couvert du respect de l'hygiène publique, ou de la signification historique, ils ne découlent en réalité que d'impératifs d'ordre, de surveillance, de sélection de

certains comportements.

Plus que de rendre la ville habitable, il n'importe davantage de donner au fait d'habiter son plein épanouissement. Ce qui veut dire pour moi de tenir compte de la complexité de la vie urbaine. Vouloir mettre en œuvre une complexité, c'est aussi remettre en cause des choses établies, contrarier des habitudes administratives. C'est également essayer d'adopter une attitude par rapport aux réalités urbaines, une attitude qui ne s'ancre jamais dans la certitude, sinon celle qui me fait dire que la réalité ne peut être simple.

AMC. – Alors, une question ambitieuse : qu'est-ce, pour vous, que la complexité ?

J.R. – Pour répondre, revenons si vous voulez bien, au problème du logement. C'est dans la définition des conditions du logement que se sont établies les bases de l'urbanisme et une certaine pratique de l'espace ; et ceci bien avant la naissance des dogmes de l'urbanisme moderne.

Sous prétexte de régler des conditions d'hygiène, de promiscuité, l'habitat a été doté d'un pouvoir moraliste de conditionneur. Loin de satisfaire la complexité qu'implique l'acte d'habiter, le logement a permis de dégager les quelques fonctions élémentaires des comportements dans la ville. Sur lesquelles l'administration s'est attribuée le rôle de réglementer les constructions, d'imposer des alignements, des axes, des symétries, de fixer la hauteur des immeubles, la largeur des rues. Il serait dangereux de ne voir dans ces mesures qu'un souci de salubrité, d'attribuer aux formes urbaines qui en ont

découlé un « pouvoir historique » et de ne pas mettre en évidence leur rôle coercitif en tant que sélectionneur des comportements. Une fois défini le logement, et mis en place sa réglementation sur quelques critères d'hygiène, celui-ci se trouve exclu de l'organisation de la ville qui n'est plus que quadrillage de quelques habitudes.

Redonner à l'acte d'habiter un rôle dans l'organisation de la ville impose de tenir compte de la complexité des relations qu'il implique. A partir de cela, mes objectifs seraient : d'aboutir à une combinaison, de refuser la juxtaposition d'une logique strictement arithmétique, d'offrir une grande diversité de logements, et une diversité dans le logement ; apporter un désordre dans l'organisation de l'espace ; combiner les activités, offrir des possibilités d'usages inhabituels.

Pourquoi tout cela ? Sans doute parce que je pense qu'une façon de découvrir et vivre l'architecture est de devenir acteur plutôt que de rester spectateur, et dès lors, cette attitude ne peut être sans influence sur le jugement des habitants quant à ce qui les entoure. Bien sûr, on peut me reprocher d'inventer des artifices pour aboutir à une organisation complexe dans les programmes que je réalise.

En réalité, j'essaie d'offrir une solution possible, et il me semble avoir montré que les formes urbaines, de même que le logement, ne sont pas définies une fois pour toutes par l'histoire.

AMC. – Lorsque vous dites que l'on peut vous reprocher d'inventer des artifices, n'est-ce pas parce que votre architecture peut avoir un caractère provocateur ?

J.R. – Peut-être. Les formes que j'emploie sont un peu inattendues, surtout lorsqu'on est habitué à l'angle droit, qui, lui, n'est jamais considéré comme outrancier. Il y a pourtant beaucoup à dire sur le contenu idéologique attribué au carré, en tant qu'affirmateur d'ordre et générateur d'axes. Il suffit de voir, l'organisation des camps militaires, et il pourrait être dit beaucoup de choses sur le rôle que ceux-ci ont joué dans, le tracé des villes.

J'attache de l'importance aux formes que je ne peux séparer de l'organisation d'ensemble même si je considère que l'organisation d'ensemble est la plus importante.

Les phénomènes de densification et d'entassement, qu'ont connu nos villes avec le développement de l'industrialisation, ont été le prétexte à la mise en place d'une organisation basée sur le vide – c'est certainement une « régression » de la ville. Cette panique devant la promiscuité, la peur des contacts ont placé l'architecture dans une position d'obéissance où elle a perdu toute autonomie. La mise en avant du concept de complexité de la vie urbaine me semble être le moyen pour sortir de cette systématisation de la ville et, pour l'architecture, l'obligation de produire de nouvelles formulations physiques de l'espace. Dans cette production, les formes jouent un rôle important. Celles que j'ai utilisées à Ivry et à Givors, si elles se trouvent en rupture avec celles déjà produites, découlent avant tout du besoin de réaliser des ensembles qui essaient d'être des combinaisons et non plus des juxtapositions d'éléments constitutifs de la ville.

La rupture dont je viens de parler se fonde également sur le fait que je ne peux admettre que certaines formes

d'organisation de l'espace du passé soient acquises une fois pour toutes, ou à nouveau magnifiées, alors qu'elles découlent souvent d'objectifs coercitifs. C'est-à-dire d'un contenu idéologique basé sur le conditionnement des habitants, dans la répétition de gestes mécaniques et le respect de comportements soigneusement prévus à l'avance.

Nous nous définissons tous autant par nos ruptures que par nos adhésions, et c'est peut-être une certaine conception de la liberté qui se trouve là en jeu.

AMC. – Cette rupture se manifeste aussi comme rupture avec les modes d'être habituels du bâti urbain. A ce sujet, certaines hiérarchies entre espaces publics et espaces privés, semblent être celles qui vous posent le plus de problèmes.

J.R. – Dès lors que l'on refuse la mise en condition du logement et des comportements, l'acte d'habiter peut devenir moteur dans l'organisation de la ville qui devient alors autre chose qu'un rangement ou un répertoire des habitants. La notion d'espace privé ou public peut prendre un autre sens que celui de l'opposition où elle est maintenue par des considérations économiques, sociales, politiques et idéologiques.

Cette opposition entre Public et Privé n'offre d'issues, semble-t-il, que dans l'éternelle dispute sur des types d'organisations favorisant tel ou tel des deux éléments de cette apparente contradiction. La vie dans la ville se déroule dans un glissement du public au privé et du privé au public; l'architecture se trouve réduite à hiérarchiser les paliers successifs de ce glissement dans lesquels

l'intervention des habitants est limitée.

Je pense qu'il est nécessaire de démystifier ces artifices qui maintiennent l'organisation de l'espace dans cette éternelle contraction. Cela ne peut aller sans douleur et sans compromis mais plus qu'à la valeur de signe du monument ou du symbole auxquels la disposition des logements devrait servir de cadre, je crois aux relations qui s'établissent entre les habitants, et donnent à un espace sa signification.

Dans la rénovation du centre d'Ivry la question me semble posée (partiellement) par le souci d'aboutir à une combinaison dans l'organisation d'ensemble ainsi que par le refus de la sélection des comportements. Le bâtiment Jeanne Hachette, bien que dans une situation d'incohérence en tant que tranche de réalisation, est un début de démonstration du possible d'aborder dans l'architecture l'espace urbain autrement que dans les limites imposées par l'opposition entre public et privé.

Combinaisons des activités, des équipements, des services, des logements. Place des logements dans l'organisation d'ensemble, articulation entre eux et contact avec l'extérieur (environnement et passages). Multiplication des possibilités de cheminements, de rassemblements, y compris sur le bâtiment organisé en terrasses publiques. Espace défini sur des considérations qui ne sont pas purement fonctionnelles. Espace indéfini. Variété d'espaces et de formes, etc. L'énumération des solutions proposées serait un peu longue et trop abstraite mais au-delà de l'apport de ces solutions, il me semble plus important que la question soit bien posée.

L'inquiétude est une bonne chose

« H »
N°38 février 1979

En architecture et pour les logements, il n'y a pas de recettes toutes faites. Il est dangereux de prétendre connaître ce que veulent les habitants. Les affirmations sur le logement qui convient à telle ou telle catégorie sociale sont, soit des aveux, d'impuissance, soit découlent d'attitudes sournoises qui se limitent à préparer des règles de consommation. Connaître en architecture, ce n'est pas obéir simplement à une définition existante et la traduire. C'est inventer une façon de formuler (donner la parole à) ce qui se tait. C'est ajouter quelque chose à ce que l'on croît savoir.

Rejeter les critères établis

Si nous sommes conscients qu'il n'est pas possible de se mettre à la place des autres, nous devons rejeter les critères établis qui déterminent actuellement ce qui est bien et ce qui est mal dans les logements collectifs.

Ces critères sont mis en avant uniquement pour orienter, pour imposer l'usage de solutions toutes faites.

Par exemple, les points de vue sur la place de la cuisine qui, d'après ces fameux critères, doit être placée près de la porte d'entrée.

La famille ne vit pas dans le logement à partir de la porte d'entrée qui a, certes, une utilité qui ne peut être niée, mais qui finit quand la vie dans le logement commence.

Il est donc plus important que la place de la cuisine découle de l'organisation de l'espace d'ensemble du logement, et si celle-ci l'impose, elle peut très bien se trouver au fond du logement par rapport à la porte d'entrée.

Pour les occupants du logement, la surface est très importante, mais elle ne doit pas être considérée comme une réalité toute faite ; les moyens qui la définissent sont tout aussi importants que le nombre de mètres carrés sinon plus (et je ne veux pas parler des « belles proportions »).

Considérer le contenu abstrait

Quand nous vivons dans notre logement, en plus des considérations purement fonctionnelles, il en est d'autres qui ont leur importance. C'est celles qui ne sont pas mesurables, ce que l'on pourrait appeler le « contenu abstrait » ; les sensations produites par l'espace et la liberté d'agir quand il nous le permet.

L'inattendu, la découverte, la diversité dans l'organisation des formes du logement sont des conditions favorables pour que nous devenions acteurs, et il ne peut y avoir de perception de l'espace autrement que dans l'action. L'importance de la diversité à l'intérieur du logement favorisant son appropriation grandit avec le fait que celle-ci est appliquée à l'ensemble et fait en sorte que tous les logements sont différents les uns des autres, et non pas conçus sur le principe de l'appartement type.

Ainsi, les terrasses-jardins qui donnent des surfaces

importantes ont également une influence sur les impressions que l'on a du logement. Elles sont rassurantes, elles participent à l'aménagement de l'intérieur.

Recevoir l'empreinte des formes

Dans l'utilisation que nous faisons de notre logement, il y a dans le comportement de chacun de nous une part, qui est fermée et semble définitivement déterminée, il y en a une autre qui est ouverte et qui nous laisse une liberté de répondre. C'est cette dernière qui est déterminante pour la recherche de nouvelles solutions d'organisation des logements.

Ne tenir compte que de la première, c'est prescrire avec rigidité la structure et les fonctions : c'est imposer. Tenir compte de la deuxième, c'est ne déterminer que des possibilités et produire un terrain favorable à l'utilisation des possibilités de chacun : c'est permettre.

Et notre comportement dans la vie à l'intérieur du logement s'en trouve modifié, car je crois que nous possédons l'aptitude à recevoir l'empreinte des formes.

Avis sur l'étude de Michel Routon et Jean Perrottet « Innovation architecturale dans l'habitation collective »

25 février 1979

Dès la première page, celle de l'introduction, j'éprouve une inquiétude dont je n'arriverai à me défaire à la lecture de cette étude exhaustive.

Mon inquiétude tient à cette phrase : *« Une première synthèse sera alors réalisée qui proposera une méthode des CAIH qui permette d'une façon relativement viable d'anticiper ou de prévoir les réactions et pratiques des habitants, lorsqu'ils se voient proposer des habitations collectives présentant une innovation ».*

La pré-détermination est solidement ancrée dans la pratique de la conception des logements collectifs. Depuis son origine, le logement social est produit sous une domination idéologique qui sélectionne les comportements.

Dans l'examen des réactions des utilisateurs devant de nouvelles solutions, ne pas tenir compte du pouvoir de conditionneur et du rôle de moraliste qui ont été attribués au logement revient à se placer directement sous cette domination idéologique.

Il me semble encore plus dangereux de prétendre déterminer une méthode capable « d'anticiper ou de

prévoir les réactions et pratiques des habitants » face à « l'innovation architecturale » dans les logements collectifs.

Sous couvert de la bonne conscience qui prétend s'appuyer sur ce que souhaitent les « utilisateurs », cette méthode risque fort de servir à une remise à jour de la sélection des comportements pour les différentes catégories sociales. Elle servira à coup sûr à fixer à l'avance les limites admissibles de la recherche, et à imposer (sournoisement) à l'innovation des solutions déjà produites. C'est aller à la rencontre de l'innovation et maintenir l'architecture dans une position de stricte obéissance.

Les auteurs de cette étude pourront me répondre qu'ils ne sont pas responsables de l'utilisation qui peut être faite de leurs conclusions pour des besoins idéologiques extérieurs à la connaissance ; c'est vrai. Mais néanmoins, je constate que le contenu de cette étude se prête à cette utilisation.

Dans cette étude « l'innovation architecturale » devient une vaste nomenclature de « caractéristiques architecturales inhabituelles introduites dans l'habitation collective » (les C.A.I.H.).

Le nombre de ces caractéristiques est impressionnant et confirme le bulletin de bonne santé du logement collectif. C'est une remise à jour des « gadgets » qui après traitement dans la deuxième partie de l'étude (réaction des utilisateurs) peut être établie comme « recette » directement utilisable. A condition de tenir compte des recommandations qui sont faites, exemple :

« Lorsque l'originalité des bâtiments devient plus importante que l'image qu'ils donnent, s'éloigne radicalement de ce "qu'est" un bâtiment d'habitation, il nous semble que :

1) La majorité des familles - sans culture architecturale - ne peut plus juger mais est "déconcertée".

2) Ces innovations doivent être systématiquement destinées à des groupes sociaux marginaux ou privilégiés, (ce qui est le cas à l'étranger). »

Ainsi, les fervents du passé peuvent dormir tranquilles, il n'y aura pas d'innovation architecturale dans les H.L.M. qui ne peuvent s'éloigner de l'image de la « cage à lapins ».

Dans cette étude, une solution nouvelle de logements n'est jamais examinée dans sa globalité. Le souci des auteurs de compléter la liste des innovations anciennes comme celle de l'évier double bac - de la baignoire - du balcon etc... les conduit à nier l'existence de nouvelles solutions de logements. Par souci de classification, l'angle aigu isolé dans l'examen qui en est fait devient place perdue et complique l'ameublement. De même, la cuisine ouverte sans situation dans l'espace devient moins intéressante que le passe-plats.

Il s'agit bien de répertoire de solutions partielles dans lequel les promoteurs pourront piocher pour compléter leur liste de prestations sournoisement baptisées « minimales » et ainsi conserver le contrôle des nouvelles solutions de logement collectif.

Sur la deuxième partie de cette étude qui porte sur

l'appréciation des habitants, je me permets de faire une mise en garde sur la méthode employée. Les auteurs dans leur examen des solutions partielles font appel aux travaux de psychologues et sociologues dont ils font des citations tronquées pour les besoins de leur démonstration. Je pense connaître l'étude de Françoise Lugassy, que j'apprécie énormément, et je trouve qu'elle ne se prête pas à cette partition. Elle constitue une production intellectuelle et n'a que faire d'une utilisation directe dans la pratique de l'architecture ou la conception du logement. Le caractère novateur de l'étude de Françoise Lugassy ne l'a pas mise à l'abri des interprétations fantaisistes. Et je constate qu'une fois de plus, elle est mutilée dans des citations orientées, sans que soient même esquissées les grandes lignes de ses conclusions.

Ainsi, sur la diversité des logements de Casanova, les auteurs de cette étude sur « l'innovation architecturale » se servent de la première partie de l'étude de Françoise Lugassy pour montrer que le choix des habitants est impossible. Si Françoise Lugassy souligne les difficultés du choix dans les conditions où elle a eu à l'examiner, son travail n'aboutit pas à la conclusion que le choix est impossible. Au contraire il donne, pour qui sait voir les bases pour une amélioration de ce choix.

En réalité, pour les auteurs de cette étude sur l'innovation, le choix est fait d'avance : « la variété proposée n'a pas le sens de la diversité pour les habitants »

Pour qui vit dans ce bâtiment, cette affirmation fait sourire.

Mais il est plus grave encore de déclarer : « du point

de vue des normes, ces logements sont tous différents des quelques types que l'on connaît en vis-à-vis desquels on pourrait se prononcer : leur "différence" les rend donc tous identiques ». Et voilà franchi le pas pour donner la recette de la diversité qui arrive dans la phrase suivante : « Nous pensons à priori qu'une C.A.I.H. qui mêle des catégories ayant une existence sociale (individuel-semi-collectif, plain pied, duplex, semi-duplex) est bien préférable ».

La diversité qui est certainement un des problèmes importants des habitations collectives ne peut être réglée par le mélange des quelques logements types déjà produits même s'ils ont reçu leur bénédiction sociale.

Il est pour le moins curieux qu'une étude sur l'innovation architecturale dans l'habitation collective se contente de citer la diversité sans approfondir l'examen des solutions qui la proposent.

Il me semble que le but premier d'une telle étude est d'analyser et d'interpréter les différences. En les déclarant identiques, cette étude s'épargne tous les problèmes, mais elle doit se contenter de la banalité d'une nomenclature.

Redonner à l'acte d'habiter un rôle

Février 1981

Cette bonne conscience, qui n'est pas innocente, s'accroche au présent qu'elle magnifie et n'est souvent qu'une manœuvre conservatrice par crainte d'avoir à satisfaire les souhaits de ceux qui utilisent.

C'est très souvent la situation qui est faite à l'architecture pour la réalisation des logements. C'est encore plus celle qui est imposée à l'urbanisme dans sa pratique actuelle qui découle d'une application schématique de la charte d'Athènes qui ne faisait que reprendre, sans aucune autonomie les bases définies par le développement industriel dès le 19ème siècle. Et qui en simplifiant la vie urbaine, empêche, à mon avis, la prise en compte de tout concept de l'espace urbain.

Les quelques énoncés de l'urbanisme doivent être démasqués, sous couvert du respect de l'hygiène publique, ou de la signification historique, ils ne découlent en réalité, que d'impératifs d'ordre de surveillance et de sélection de certains comportements.

Et que de rendre la ville habitable il m'importe davantage de donner au fait d'habiter son plein épanouissement. Ce qui veut dire pour moi de tenir compte de la complexité de

la vie urbaine. Loin de satisfaire la complexité qu'implique l'acte d'habiter le logement a permis de dégager quelques fonctions élémentaires des comportements dans la ville. Et sur ces quelques fonctions élémentaires, l'administration s'est attribuée le rôle de réglementer les constructions, d'imposer des alignements, des axes, des symétries, de fixer la hauteur des immeubles, la largeur des rues, les prospects.

Il serait dangereux de ne voir dans ces mesures qu'un souci de salubrité. Il serait dangereux d'attribuer aux formes urbaines qui en ont découlé un pouvoir historique et de ne pas mettre en évidence leur rôle coercitif en tant que sélectionneur des comportements.

Redonner à l'acte d'habiter un rôle dans l'organisation de la ville, impose de tenir compte de la complexité des relations qu'il implique et d'essayer de refuser d'idéaliser certaines au détriment des autres.

Les phénomènes de densification et d'entassement qu'ont connu et connaissent nos villes avec le développement de 1'industrialisation ont été le prétexte de la mise en place d'une organisation basée sur le vide. C'est une régression de la ville. Cette panique devant la promiscuité, la peur des contacts a placé l'architecture dans une position d'obéissance où elle a perdu toute autonomie dans la production d'espace.

La mise en évidence du concept de complexité de la vie urbaine me semble être le moyen pour sortir de cette schématisation de la ville et pour l'architecture, l'obligation de produire de nouvelles formulations physiques de l'espace.

Refus de la séparation et de la schématisation

Février 1981

Quelles sont selon vous, les raisons du désintéressement apparent du public à l'égard de l'architecture contemporaine ?

Le mot «contemporaine» me semble de trop et rend la question tendancieuse. Elle semble contenir en elle même la réponse « le public se désintéresse de l'architecture contemporaine mais s'intéresse à une autre architecture ». On pourrait penser que cette question est posée pour justifier les tendances passéistes, rétro ou régionalistes. Ces tendances auraient les faveurs du public déçu par l'architecture contemporaine....

En réalité, il n'y a pas d'architecture du tout, ou très peu dans la production actuelle. Celle-ci est remplacée par la construction avant tout spéculative.

La spéculation fort heureusement ne peut déclencher l'intérêt du public. La spéculation ne peut apporter de réponse aux problèmes qui ne peuvent être résolus que dans et par l'architecture.

Ces problèmes qui, de ce fait restent sans réponse, déclenchent le désintéressement du public qui ne se trouve pas concerné par le quasi totalité des réalisations

actuelles.

De plus, les échecs des grands ensembles d'un passé récent, sont reçus par le public comme les maux inévitables de l'urbanisme.

La résistance du public à ses mauvaises solutions de l'urbanisme et de l'architecture peut l'amener à préférer les formes anciennes de nos villes façonnées par le temps.

Il serait dangereux de ne voir dans cette attitude du public qu'un attachement exagéré au passé, une préférence pour les solutions traditionalistes de l'architecture.

Je pense que cette résistance du public aux solutions de l'urbanisme doit être interprétée comme le refus des pratiques basées sur la séparation et la schématisation et qui aboutissent toujours à des échecs quant aux possibilités de développement des phénomènes sociaux qui sont les raisons de la ville.

Par contre, toute réalisation d'architecture innovant et volontairement par ses formes, reflet de la vie moderne (si souvent incomprise des décideurs) rencontre les faveurs du public.

Le forme du logement

Février 1981

Dans la Rénovation du centre d'Ivry comme dans celle du centre de GIVORS, l'architecture refuse les solutions simplistes ou passéistes. La ville est considérée comme un organisme complexe dans lequel les programmes différents se combinent et ne sont plus posés les uns à côté des autres. Comme dans la ville ancienne modelée par le temps et que nous trouvons vivante, mais dans des formes nouvelles, les différentes fonctions s'imbriquent les unes dans les autres. L'intégration des équipements des commerces, des bureaux, des ateliers aux logements ne peut être atteinte par une simple juxtaposition ou superposition. Seule la combinaison et l'ouverture de ces différentes fonctions entres elles, favorisera une vie sociale qui dépassera la simple utilisation de ces fonctions considérées isolement.

Intégrer ce n'est pas enfermer dans un volume donné un certain nombre d'éléments différents ou complémentaires, c'est davantage organiser leur interpénétration et leur articulation. Dans l'opération de la rénovation du Centre d'Ivry, l'intégration est prévue au niveau d'un quartier entier : c'est un véritable complexe d'équipements, d'habitations de commerces, d'activités et de circulations

(réalisés que très partiellement jusqu'à aujourd'hui). A Givors, c'est la colline Saint Gerald qui est, en tant qu'élément fort du site, intégrée aux réalisations, et joue un tel rôle moteur dans l'organisation de l'espace du nouveau centre. La forme joue un grand rôle dans la conception de l'intégration. L'organisation complexe des volumes qui diffère énormément de l'immeuble traditionnel, permet d'offrir à l'utilisation une grande variété d'espaces différents. A Givors, comme à Ivry, et, contrairement aux programmes de logements qui se réalisent un peu partout, tous les logements sont différents les uns des autres. Plus d'appartement type = une revendication minimum tant que n'aura pas été créé l'habitat type. Les différences ne portent pas sur le déplacement latéral d'une cloison comme dans certaines opérations immobilières, mais sur la forme, la conception même du logement. De telles perspectives imposent une très grande disponibilité dans la recherche combattue par certains professionnels de la construction (pour des raisons qui se comprennent) elle trouve sa récompense dans la satisfaction et l'attachement des habitants d'Ivry et de Givors à ces solutions de logements. L'inattendu, la découverte dans l'utilisation, la multiplication des possibilités différentes d'usage avec les très vastes terrasses - jardins ont favorisé l'appropriation.

Les logements eux-mêmes ne sont pas comme dans les immeubles courants disposés les uns à côté des autres, étage par étage, mais imbriqués, combinés les uns avec les autres. Cette disposition rendue possible dans l'organisation complexe des volumes donne des ensembles plus homogènes et plus harmonieux et qui favorisent le développement des contacts entre les habitants.

La Vérine

Août 1981

Le nombre impressionnant de projets ou réalisations des tendances historiciste qui occupent presque l'ensemble des pages des revues d'architecture des pays d'Europe, ne peut naître de la seule volonté politique.

Il me semble que l'académisme qui apparaît et se développe actuellement ne pouvait être que préexistant et qu'il est toujours préexistant, toujours disponible pour justifier les causes passéistes et de caractère faussement social.

En restant uniquement dans notre époque, nous pouvons observer que l'académisme vient au secours de l'idéologie tyrannique du stalinisme en fournissant les bases du fameux « réalisme socialiste » : construire des palais pour le peuple. Quand on parle de palais évidement c'est uniquement de composition d'ensemble et de façade dont on se préoccupe. Peu importe ce qu'il se passe derrière les façades dans les cas du réalisme socialiste, il ne s'agissait que du nombre de logements conforme aux directives du plan.

Peu de temps avant, l'académisme a rendu les mêmes services à l'architecture fasciste.

Partout où il faut camoufler le manque de réponses sociales, il est fait appel à l'académisme et c'est ce même académisme patient, disponible, qui va constituer tout le contenu théorique des fausses tendances actuelles regroupées sous la rubrique « post-moderne ». On ressort les « envois de Rome », travaux scolaires et besogneux, se souciant peu de vérité historique ou de dimensions sociales, avant tout, construits sur les impératifs du graphisme, honte de l'école des Beaux Arts et qui déclenche sa décadence couronnée par le Grand Prix de Rome.

Votre demande pour le catalogue de votre exposition me donne l'occasion de préciser quelques petites idées sur le thème que vous m'avez, vous-même, fixé « la combinatoire ».

Mais avant de commencer, je tiens à préciser que je n'adhère pas à ces classifications successives des tendances en architecture : proliférante, historiciste, post-moderne, etc.

Ces classifications sont inventées par les serviteurs d'une politique pour masquer les manques de la production architecturale actuelle, on triche avec la vérité historique pour inventer des tendances « historicistes » d'autres disent « culturistes ».

En réalité, elles ne sont que décors de misère. Elles ne sont là avec leur phraséologie, leur jactance, leur arrogance, leur technique publicitaire que pour cacher la pauvreté, l'indigence qui se trouvent derrière la façade. Elles ne sont que sécheresse du cœur ou réponse de larbin.

L'Architecture, dans ces tendances, se met au service d'une politique qui se refuse à aborder les problèmes de l'habitat et de plus, emploie tous les moyens idéologiques pour qu'ils ne soient pas abordés.

Depuis 1975 (environ) tous les moyens (organismes officiels, plan construction notamment) ont été employés à mettre en place ces tendances qui considèrent que le logement n'a pas à évoluer et portent l'effort par diversion sur un travail douteux de la façade et la recherche de soi-disant dimensions urbaines.

Le logement doit être la première dimension urbaine. La ville est faite pour les hommes et non pas pour les défilés militaires. C'est du logement et de son étude systématique que peuvent sortir de nouvelles organisations urbaines et non pas l'inverse.

Les méthodes coercitives d'urbanisme comme celles qui présidaient à la réalisation de la place Vendôme dont les façades furent réalisées pour faire la place sans savoir ce qu'il y aurait derrière, n'avaient aucun souci de l'homme et ne s'attachaient qu'à renforcer un pouvoir.

Ce texte n'a pas été terminé. Jean Renaudie décédera le 13 octobre.

« La logique de la complexité » Extraits des textes de Jean Renaudie

Recueil conçu
par Patrice Goulet et Nina Schuch
Institut Français de l'Architecture

1992

Appropriation

Le fait qu'il soit unique, puisqu'il n'y a jamais deux plans intérieurs similaires, favorise l'appropriation du logement par son occupant.

A priori

Si nous sommes conscients qu'il n'est pas possible de se mettre à la place des autres, nous devons rejeter les critères établis qui déterminent actuellement ce qui est bien et ce qui est mal dans les logements collectifs. Ces critères sont mis en avant uniquement pour orienter, pour imposer l'usage de solutions toutes faites. Par exemple, les points de vue sur la place de la cuisine qui, d'après ces fameux critères, doit être placée près de la porte d'entrée. La famille ne vit pas dans le logement à partir de la porte d'entrée qui a une utilité qui ne peut être niée, mais qui finit quand la vie dans le logement commence. Il est donc plus important que la place de la cuisine découle de l'organisation de l'espace d'ensemble du logement, et si celle-ci l'impose, elle peut très bien se trouver au fond du logement par rapport à la porte d'entrée.

Architecture

L'architecture est la forme physique qui enveloppe la vie des hommes dans toute la complexité de leurs relations avec leur milieu.

Architecture et politique

L'acharnement de certains à refuser d'admettre l'influence de la politique sur l'architecture et l'affirmation sectaire par d'autres que l'architecture est politique et rien d'autre, aboutissent au même résultat : l'inefficacité dans la pratique.

Aveuglement

Les nouveaux problèmes posés par la ville sont invisibles pour la théorie existante en urbanisme, parce qu'ils ne sont pas les problèmes de cette théorie ; ils sont ses interdits qu'elle traverse sans les voir et donc, dans ce champ théorique, elle ne peut pas les regarder.

Carré

Les formes que j'emploie sont un peu inattendues, surtout lorsqu'on est habitué à l'angle droit, qui, lui, n'est jamais considéré comme outrancier. Il y a pourtant beaucoup à dire sur le contenu idéologique attribué au carré, en tant qu'affirmateur d'ordre et générateur d'axes.

Centre

La volonté de créer une ville ne peut se limiter à la décision de créer un centre. La naissance d'un centre ou de plusieurs centres ne peut être le fait d'une autorité mais le résultat d'une personnalisation par les habitants eux-mêmes de telle ou telle partie de la ville.

Combinatoire

La ville est une combinatoire où, à tous les échelons d'organisation, s'établissent sur une structure complexe des phénomènes de communication dans tous les sens.

Complexité

Pour moi, il ne peut y avoir de bonne solution que dans la mesure où elle tient compte d'une certaine complexité, car les

relations sociales en milieu urbain ne sont jamais simples et jamais juxtaposées les unes aux autres. Elles s'interpénètrent et se superposent.

Complexité

De la même façon qu'au niveau de l'organisation de la ville, il est important de tenir compte de la complexité des fonctions urbaines, de même, au niveau de la production de logements, apparaît la nécessité de tenir compte de la complexité des rapports entre habitants d'un même bâtiment ou quartier.

Complexité

La complexité n'est pas une maladie, c'est le signe même de l'évolution. Par contre, la juxtaposition apporte souvent des solutions qui, par leur complication gratuite ou très spécialisée, empêchent toute possibilité d'évolution.

Diagonale

Les directions diagonales apportent une impression de longueur que l'orthogonalité ne peut produire. Elles permettent également une plus grande variété d'organisation d'espaces.

Diversité

Reconnaître et admettre la complexité de l'organisation de la ville dans la pratique de l'architecture c'est, pour moi, attribuer à l'architecture le rôle de satisfaire la diversité humaine.

Diversité

L'inattendu, la découverte, la diversité dans l'organisation des formes du logement sont des conditions favorables pour que nous devenions acteurs, et il ne peut y avoir de perception de l'espace autrement que dans l'action. L'importance de la diversité à l'intérieur du logement, favorisant son appropriation, grandit avec le fait que celle-ci est appliquée à l'ensemble, et fait en sorte que tous les logements sont différents les uns des autres

et non plus conçus sur le principe de l'appartement-type.

Ensembles

Devant l'ampleur du problème posé par le phénomène urbain, le rôle de l'architecture est de réaliser des ensembles de plus en plus grands (ensembles étant pris dans le sens qu'on leur donne en mathématiques : la théorie des ensembles où la structure est l'ensemble des relations existant entre les éléments d'un ensemble).

Evolution

Si la ville est un organisme complexe, c'est aussi un organisme vivant qui évolue dans le temps. Quand nous disons qu'il est indispensable de déterminer les fonctions (qui doivent s'organiser dans les structures complexes permettant, grâce à des systèmes de « communication », une « combinatoire », basée sur la convergence et non sur la juxtaposition), nous ne devons pas oublier les fonctions indéterminées. Ce qui signifie que la recherche de structure doit tenir compte de la disparition, de la naissance de nouvelles fonctions et s'appuyer, non seulement sur la diversité humaine, mais aussi sur son caractère essentiel d'évolution.

Fluidité

La partie commune est traitée de façon plus large que dans les modèles consacrés. Il y a davantage de fluidité en ce qui concerne l'organisation de l'espace intérieur, ce qui a une certaine influence sur les comportements familiaux. Ceci est surtout sensible par rapport à l'attitude traditionnelle vis-à-vis des enfants. Leurs comportements sont, dans ces logements, différents de ceux des enfants qui vivent dans des logements plus classiques. Les limites des pièces restant assez floues, les enfants ont beaucoup plus tendance à envahir l'ensemble du logement, ce qui peut d'ailleurs amener des difficultés dans le déroulement de la vie familiale. Les enfants sont à la fois disponibles et

consommateurs d'espace. Ils n'ont pas de problème au niveau de l'utilisation des espaces, et si on les laisse libres d'aller où ils veulent, c'est toujours vers le meilleur endroit qu'ils se précipiteront. Ce type d'organisation, qui reste un peu un sujet de découverte quand on entre dans ces appartements, ces plans « désarticulés », font que les enfants participent beaucoup plus à la vie familiale que dans un logement traditionnel où ils s'enferment assez facilement dans leurs chambres, ou parce qu'on les y enferme ...

Hasard

Adopter le hasard par faiblesse et facilité comme moyen de composition serait un renoncement ; le diriger, le contrôler, constituent une force indispensable dans la création.

Hasard

Malgré toute la rationalité que contient, par exemple, le système de composition de Gigaro qui doit aboutir à une solidité certaine, la recherche de cette composition contient à chaque moment une surprise. Le hasard s'introduit en opposant à ce systématisme et devient une force constructive s'il est exploité, canalisé, en dehors de toute recherche du pittoresque.

Intégrer

Intégrer, ce n'est pas enfermer dans un volume donné un certain nombre d'éléments différents ou complémentaires, c'est organiser leur interpénétration et leur articulation.

Inventer

Connaître en architecture, ce n'est pas obéir à une définition existante et la traduire. C'est inventer une façon de formuler (donner la parole à) ce qui se tait. C'est ajouter quelque chose à ce que l'on croit savoir.

Inventer

Bien sûr, on peut me reprocher d'inventer des artifices pour aboutir à une organisation complexe dans les programmes que je réalise. En réalité, j'essaie d'offrir une solution possible, et il me semble avoir montré que les formes urbaines, de même que le logement, ne sont pas définies une fois pour toutes par l'histoire.

Inventer

Ce n'est pas en perfectionnant la bougie que l'on a inventé l'électricité.

Limites

La tendance actuelle à la planification urbaine, dans notre société capitaliste, n'est pas très différente du laisser-faire de la libre entreprise. Basée sur le calcul de la rentabilité maximum des choses utiles et nécessaires, elle détermine mécaniquement, par opérations comptables, les limites du possible.

Logements

Ce qui fait passer ces logements pour une innovation, c'est qu'ils sont inattendus, moins au niveau du fonctionnement qu'au niveau de la forme et de l'espace intérieur. L'organisation de l'espace y est déroutante : grands espaces communs, chambres individuelles assez petites ; l'espace n'est souvent qu'à demi-fermé, il y existe de multiples coins ou lieux dont la fonction n'est pas déterminée à l'avance.

Logements

Je crois qu'il faut que chaque logement joue son rôle dans l'organisation de l'ensemble. C'est la combinaison des maisons entre elles qui a créé les villages que l'on trouve agréables, intéressants, sympathiques. L'organisation de nos logements est toujours fonction de celui d'à côté. Il ne s'agit ni de logement-type, ni de juxtaposition... mais de faire en sorte que chaque logement trouve sa place parmi les autres en influençant l'organisation de l'ensemble qui, elle-même, résonne sur celle

interne, du logement. Chaque logement s'imbrique, se projette sur les autres et s'organise en fonction de l'environnement du reste de la ville.

Mélange

Une ville est un organisme complexe où se mélange un grand nombre de fonctions qui ne peuvent se limiter à quatre. Seule une méthode d'urbanisme basée sur la détermination et le mélange de ces fonctions multiples peut donner les structures complexes des villes que nous devons créer.

Méthode

Ma méthode consiste, dès qu'un problème urbanistique est posé, à l'amplifier, non pas en grossissant son importance, mais en tentant de rechercher toutes les dimensions qui n'apparaissent pas toujours dans le programme tel qu'il est défini.

Objectifs

Redonner à l'acte d'habiter un rôle dans l'organisation de la ville impose de tenir compte de la complexité des relations qu'il implique. A partir de cela, mes objectifs seraient d'aboutir à une combinaison, de refuser la juxtaposition d'une logique strictement arithmétique, d'offrir une grande diversité dans le logement, d'apporter un désordre dans l'organisation de l'espace, de combiner les activités, d'offrir des possibilités d'usages inhabituels.

Plaisir

L'important dans un logement n'est pas tellement ce qu'on a considéré jusqu'à maintenant comme déterminant, c'est-à-dire des considérations de pur fonctionnement, mais davantage des facteurs relativement indéfinissables, ce qu'on pourrait baptiser le «contenu abstrait», c'est-à-dire le fait d'éprouver du plaisir dans un espace, dans un logement.

Potentialité

Pouvoir circuler sur le dos des bâtiments, pouvoir parcourir des terrasses publiques ouvertes à tous, pouvoir grimper des escaliers qu'inconsciemment peut-être nous avons fait étroits et raides comme si nous avions voulu tracer là des sentiers un peu difficiles, c'est offrir des choix et cela, c'est pour moi fondamental. C'est aussi permettre aux habitants de percevoir autrement l'endroit où ils vivent.

Privé/public

Dès lors que l'on refuse la mise en condition du logement et des comportements, l'acte d'habiter peut devenir moteur dans l'organisation de la ville qui devient alors autre chose qu'un rangement ou un répertoire des habitants. La notion d'espace privé ou public peut prendre un autre sens que celui de l'opposition où elle est maintenue par des considérations économiques, sociales, politiques et idéologiques.

Rencontre

C'est du pouvoir de l'architecture de faire naître des impressions et des sensations sur des espaces qu'elle ne contient pas. Comme la musique, elle dispose de la magie pour nous entraîner en dehors d'elle-même. La rencontre avec l'architecture ne laisse jamais indifférent, évidemment s'il y a rencontre. Et, pour qu'il y ait rencontre, il doit y avoir architecture.

Résistance

La résistance du public aux solutions de l'urbanisme moderne l'amène à préférer, à juste titre, les formes anciennes. Cette position s'appuie sur une comparaison avec la ville façonnée par le temps. Il serait dangereux de ne voir dans cette résistance aux solutions modernes proposées par l'urbanisme, qu'un refus d'oublier le passé, une position exagérément traditionaliste. Les solutions proposées par l'urbanisme moderne issu de la Charte d'Athènes, qui découlent notamment de principes basés sur la

séparation des fonctions et qui aboutissent toujours à des échecs quant aux possibilités de développement des phénomènes sociaux qui sont les raisons mêmes de la ville, expliquent par leurs résultats négatifs l'incompréhension et la résistance du public. Celui-ci n'est attaché au passé que dans la mesure où le présent qu'on lui propose n'est pas satisfaisant, et nous pouvons considérer cette résistance comme étant le signe positif d'un refus de la séparation .et de la juxtaposition employées comme méthode d'urbanisme, un potentiel qui annonce la rénovation urbaine.

Rupture

Les formes que j'ai utilisées à Ivry et à Givors, si elles se trouvent en rupture avec celles déjà produites, découlent avant tout du besoin de réaliser des ensembles qui essaient d'être des combinaisons et non plus des juxtapositions d'éléments constitutifs de la ville. Cette rupture se fonde également sur le fait que je ne peux admettre que certaines formes d'organisation de l'espace du passé soient acquises une fois pour toutes, ou à nouveau magnifiées, alors qu'elles découlent souvent d'objectifs coercitifs.

Structure

La structure doit être considérée comme le support de l'imagination, de la création, comme le filtre indispensable à l'affirmation de la forme.

Système

Ces systèmes de composition d'où découle un certain automatisme, deviennent l'ossature de l'ensemble, le moyen capable d'absorber les découvertes dues au hasard...

Temps

Le problème est que l'organisation complexe des villes anciennes a été construite par le temps, progressivement, et par

les habitants eux-mêmes ; elle n'est pas le résultat, et c'est ce qui est fondamental, de décisions d'urbanisme.

Terrasse

Cette terrasse-jardin joue un rôle très important pour les habitants. Elle est recouverte de terre, et bien qu'il n'y en ait que 30 cm, cette épaisseur suffit pour faire pousser toutes sortes de plantes, pour peu qu'on en ait envie. Pratiquement tous les occupants de ces appartements en ont eu envie, dans la mesure où l'idée d'un jardin se rattache à toutes sortes de rêves d'enfance. La plupart des gens ont eu ici pour la première fois la possibilité de gérer un jardin ; la famille toute entière intervient dans l'agencement de cette terrasse. Et c'est une impression extraordinaire que de voir pousser - ou crever - des plantes que l'on a soi-même choisies. Plaisir qui fait tout l'attrait du pavillon : pouvoir s'approprier l'espace, le marquer de ses goûts, faire croître et se développer quelque chose. Cette terrasse apporte aussi une surface supplémentaire, rare dans les logements collectifs ou sociaux.

Théorie

Sans théorie pas de pratique, donc pas d'architecture.

Urbanisme

Je dis toujours Architecture, je dis rarement Urbanisme parce que pour moi Urbanisme est Architecture.

Ville

Les hommes ont encore besoin de contacts physiques, donc ils ont encore besoin de la ville. Seulement, on ne peut pas dire que la ville est la solution parce que, finalement, il y a une multitude de solutions de villes, de formes de villes.

Parcours

Jean Renaudie est né le 8 juin 1925 à La Meize en Haute-Vienne. Il est décédé le 13 octobre 1981.

Il fait ses études d'architecture à l'École Nationale des Beaux Arts de Paris de 1946 à 1958 dans l'atelier Perret puis dans l'atelier Lods.

De 1960 à 1968 il a été associé à Pierre Riboulet, Gérard Thurnauer et à Jean Louis Véret au sein de l'Atelier de Montrouge.

En 1968, il crée son atelier à Ivry sur Seine (94).

Il reçu le Grand Prix National de l'Architecture en 1978.

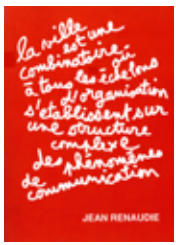
Ses principales réalisations sont à Ivry sur Seine (94), à Givors (69), à Villetaneuse (93) et à Saint Martin d'Hères (38).

Au décès de Jean Renaudie, une SARL est créée pour terminer les projets en cours. Associés : Nina Schuch, Serge Renaudie, Hugues Marcucci, Geronimo Padron-Lopez, remplacé par René Baray. Gérants : Serge Renaudie de 1982 à 1985, Nina Schuch, 1985.

Publications sur Jean Renaudie

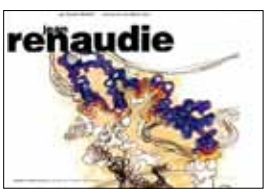
« La logique de la complexité »
Patrice Goulet et Nina Schuch

Institut Français de l'Architecture
Edizioni CARTE SECRETE - 1992



« Jean Renaudie »
Pascale Buffard

Institut Français de l'Architecture
Sodedat 93
Edizioni CARTE SECRETE - 1992



« A Right to Difference
The Architecture of Jean Renaudie »
Irénée Scalbert

Architectural Association - 2004

Crédit photographique

Page de couverture : Le Vaudreuil Ville Nouvelle, Jean Renaudie

Page 6 : Jean Renaudie en 1981, Serge Renaudie

Page 11 : Immeuble Casanova, Ivry sur Seine, Serge Renaudie

Page 12 : L'Architecture d'Aujourd'hui, N° 138 juin-juillet 1968

Pages 22-23, 32-33, 34-35, 36-37, 38, 39, 40-41 : Mission d'études Basse Seine, Le Vaudreuil Ville Nouvelle, Jean Renaudie

Page 24 : L'Architecture d'Aujourd'hui, N° 146 octobre-novembre 1969

Page 46-47 : Vitrolles, Gorges de Cabries, Jean Renaudie, coll. privée

Page 58-59 : Esquisse, Saint Martin d'Hères, Jean Renaudie

Page 64-65 : Immeuble Casanova, Ivry sur Seine, Serge Renaudie

Page 72-73 : Givors, Daniel Vallat

Page 83 : Immeuble Jeanne Hachette, Ivry sur Seine, Serge Renaudie

Page 84-85 : Esquisse, Givors, 1979, Jean Renaudie

Page 98-99 : Immeuble Jeanne Hachette, Ivry sur Seine, Paul Maurer

Page 102 : AMC, N° 45 mars 1978

Page 108-109 : Immeuble Jeanne Hachette, Ivry sur Seine, Paul Maurer

Page 117 : Immeuble Jeanne Hachette, Ivry sur Seine, Serge Renaudie

Page 123 : Immeuble Jeanne Hachette à Ivry sur Seine, Serge Renaudie

Page 130-131 : Immeuble Jeanne Hachette à Ivry sur Seine, Paul Maurer

Page 135 : Immeuble Voltaire à Ivry sur Seine, Serge Renaudie

Page 146 : Jean Renaudie

Les documents pages 22-23, 32-33, 34-35, 36-37, 38, 39, 40-41, 58-59 et 84-85 font partie aujourd'hui de la collection du Musée National d'Art Moderne – Centre de création industrielle / Centre Pompidou.

Les œuvres de la collection sont accessibles à partir du site officiel du Centre Pompidou : www.centrepompidou.fr

Sommaire

Présentation page 7
L'urbanisme est architecture,
L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI page 12
Pour une connaissance de la ville,
L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI page 24
La ville est un ensemble de concepts page 42
Le statut de l'architecte page 50
Une oeuvre d'architecture doit être interrogée sur sa complexité page 60
La parole architecturale page 66
L'architecture fait problème,
L'INFORMATION MUNICIPALE page 74
Autre habitat, autre mode de vie, AVENIR 2000 page 86
Une manière de bâtir, AMC page 102
Textes parus dans la revue H page 114
Avis sur l'étude de Michel Routon et Jean Perrottet :
« Innovation architecturale dans l'habitation collective » page 118
Redonner à l'acte d'habiter un rôle page 124
Refus de la séparation et de la schématisation page 126
La forme du logement page 128
La Vérine page 132
Concepts, extraits des textes de Jean Renaudie :
« La logique de la complexité » page 136
Parcours page 146
Publications sur Jean Renaudie page 147
Crédit photographique page 148

Achevé d'imprimer en mai 2014
par les ateliers de la Manufacture d'Histoires Deux-Ponts
Dépôt légal : mai 2014
ISBN : 978-2-9539873-4-8 © movitcity pour les versions française et anglaise

Une ville naît de la continuation d'éléments de plus en plus élaborés - la complexité de la ville découlant de l'articulation de structures qui sont subordonnées les unes aux autres - Il est possible que des "centres" interviennent dans la réalisation de l'organisation des autres éléments de la ville - ces "centres" pourraient alors le rôle d'agent de structure pour imposer une conformation aux autres constituants de la ville. Il est possible aussi que ces "centres" agissent comme des sortes d'enzymes pour accélérer l'association des autres éléments ou comme matrice pour favoriser un agencement particulier parmi ceux qui autorisent les possibilités d'association
Mais de toute façon les arrangements possibles dépendent des énergies de liaison entre éléments

Prix France : 15€

ISBN : 978-2-9539873-4-8

movitcity édition